

DALILA

PAR

Octave Feuillet.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE A. LABROUE ET COMPAGNIE,
RUE DE LA FOURCHE, 36.

1853

PERSONNAGES PRINCIPAUX.

ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poëte.
LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.
SERTORIUS, violoncelliste et professeur de contre-point.
MARTHE, sa fille.
LEONORA, PRINCESSE FALCONIERI.

PERSONNAGES SUBALTERNES.

MARIETTA, suivante.
GIULIA, MARQUISE NARNI.
LADY WILSON.
LE PRINCE KALISCH.
LE MARQUIS DE SORA.
MATTEO, domestique.

(LA SCÈNE SE PASSE A NAPLES.)



I

Chez Sertorius.

Maisonnette très-simple et d'une apparence à demi rustique, sur une colline, aux environs de Naples, en vue de la mer. Une vigne encadre les fenêtres. Un petit jardin planté d'orangers et de jasmins sépare la maison du chemin, qui serpente au pied de la colline.

Dans la chambre de Sertorius, un piano chargé de cahiers de musique. Sur un vieux canapé, un violoncelle dans sa boîte. Quelques poteries antiques pleines de fleurs. Intérieur fort simple et un peu encombré, mais attestant les goûts distingués d'un artiste et les soins délicats d'une femme.

Une vieille domestique achève de desservir une petite table que Sertorius et sa fille viennent de quitter. Sertorius est assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, les mains croisées sur son ventre et les yeux mi-clos : il regarde vaguement à l'horizon la mer qui se teint des couleurs du soir. Marthe, accoudée sur l'espagnolette, travaille à un ouvrage de femme ; de temps à autre, elle se penche par-dessus la tête de son père et jette un coup d'œil inquiet sur le chemin dans la direction de Naples.

SERTORIUS.

Tu ne dis rien, ma fille?

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler; vous avez

l'air si heureux! L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père.

SERTORIUS.

J'aime ta comparaison, petite. S'il y a en effet deux images qui présentent également la vie humaine sous une face heureuse et touchante, c'est, d'une part, un enfant innocent qui repose sous l'œil de sa mère, et, de l'autre, un vieillard honnête qui digère paisiblement au coucher du soleil.

MARTHE sourit, l'embrasse doucement, et se penchant au dehors.

La belle soirée, et le ravissant tableau!

SERTORIUS.

N'est-ce pas, ma fille?... Plus je vais et plus je m'applaudis de mon acquisition. Je ne changerais pas cette chaumière modeste contre les plus splendides palais du Bosphore... Je dois dire que je vénère profondément le Romain qui eut la pensée d'élever en ce site délicieux un temple à la Fortune. On suppose que ce fut Lucullus, et l'idée lui en vint, selon toute apparence, par une soirée comme celle-ci... Il me semble que j'assiste à cette scène de noble gra-

titude... Oui, sur une de ces terrasses dont nous voyons les ruines de marbre à deux pas, couché dans la pourpre de Tyr et couronné de roses de Pæstum, le vainqueur du Parthe achevait sans doute un de ces repas célèbres où il savait allier le faste à la délicatesse; aspirant doucement, comme moi-même en cet instant, l'haleine parfumée de cette belle terre napolitaine, il suivait de l'œil sur le golfe vermeil, et du rêve jusque sur les mers fabuleuses, les blanches voiles des trirèmes ; le chant lointain des pêcheurs de corail, mêlé aux soupirs de la vague dormante, berçait son extase enchantée... Tout à coup, levant vers l'azur de ce ciel sans égal son regard humide d'une divine volupté : « Je voue, s'écria-t-il, je voue un temple à la Fortune! » Ainsi, ma fille, n'en doute pas, ainsi eut lieu cette dédicace. Et remarque, mon enfant, je te prie, que vingt siècles écoulés ont encore fécondé ces merveilles depuis le jour où elles charmaient ce délicat épicurien. Combien de souvenirs, combien d'ombres illustres qu'il ne put connaître, peuplent aujourd'hui ce coin radieux du monde, du cap Misène au Vésuve, du tombeau du Pausilippe à la villa de Sor-

rente! Je serais donc, à plus d'un titre, pire qu'un païen, si je ne vouais à ma façon mon temple à la Fortune, c'est-à-dire, ma fille, si je ne découvrais mon front pour remercier le Dieu de bonté qui me fait ces loisirs! (Il ôte sa toque; après un moment de méditation, il se recouvre et dit :) Il faut avouer, Marthe, que le ciel m'a comblé de ses faveurs.

MARTHE, distraite.

Certainement.

SERTORIUS.

Me voici arrivé à la vieillesse, c'est-à-dire à un âge où ce grand bienfait de la vie semble perdre pour la plupart des hommes quelque chose de sa valeur; eh bien! moi, jamais je ne l'ai goûté avec plus de plénitude.

MARTHE.

Il y a peu d'hommes qui vous ressemblent, mon père bien-aimé.

SERTORIUS.

Il y en a très-peu, tu dis vrai. Ainsi n'est-il pas en quelque sorte prodigieux que j'aie conservé à soixante ans la santé d'un athlète? Au surplus, je ne sais, ma fille, si tu l'as remarqué,

mais j'ai été doué véritablement d'une constitution extraordinaire. Il semble que la nature, par une grâce spéciale, ait violé en ma personne ses lois les plus constantes, logeant dans l'enveloppe grossière d'un Hercule le génie d'un Athénien... J'entends par ce mot génie, Marthe, tu ne t'y trompes pas, j'entends uniquement ce goût naturel du beau qui distinguait les moindres citoyens de la ville de Périclès. Je n'ai pas à cet égard de prétentions plus élevées.

MARTHE.

Moi, j'en ai. Je suis la fille d'un grand artiste, et je m'en vante.

SERTORIUS.

Si tu ne veux pas me faire une peine sensible, ma fille, n'accole jamais au nom de ton père ce titre banal d'artiste; tu sais combien je le méprise. Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai point : le dieu de l'harmonie, pour parler comme un ancien, avait semblé présider à ma naissance... Oui, j'ai vu un temps où, sans être taxé de présomption, je pouvais espérer pour ce pauvre nom de Sertorius, voué maintenant à l'obscurité et au dédain...

MARTHE.

Au dédain, mon père ! vous ne le pensez pas. N'ai-je pas entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous considère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps ?

SERTORIUS.

Bah!... dit-il cela, ce Carnioli? C'est une espèce de fou, et, qui pis est, un homme sans mœurs ; néanmoins il se connaît à la musique, j'en conviens... Le plus fort violoncelliste!... non... c'est une erreur... il faut qu'il n'ait pas entendu Batta... Mais où diantre m'a-t-il entendu moi-même? car depuis vingt ans, je ne pense pas être sorti une seule fois, si ce n'est dans notre tête-à-tête, ma fille, de mon humble rôle de professeur... Oh ! si fait cependant ; je me souviens qu'un jour, cédant aux importunités de cet enragé, je lui esquissai sur mon violoncelle le thème d'un motet de ma composition... Ah ! il se le rappelle donc?

MARTHE.

Il se le rappelle si bien, qu'il a passé, depuis ce temps-là, plus d'une nuit à la belle étoile,

dans l'espoir de vous entendre malgré vous. Il prend une veste et un bonnet de pêcheur, et vient se planter sous l'ombre de ce jasmin, comme un amoureux d'Espagne. Nous l'avons fort bien reconnu, Gertrude et moi.

SERTORIUS, souriant.

Ah! le traître! Comment diable! pour un simple motet, le voilà qui bat la campagne! Parbleu! je serais curieux de savoir ce qu'il eût dit ou fait, si je lui avais joué seulement huit mesures de mon chant du *Calvaire!*

MARTHE.

Et quand l'entendrai-je, moi, ce fameux chant du *Calvaire?*

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai promis. Tu es dès à présent capable de l'apprécier; mais je préfère le réserver pour cette solennité. Ah! ce sera un beau moment, petite! Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE.

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS.

Pourquoi ne te marierais-tu pas? Quelle singulière hypothèse! Que te manque-t-il donc? D'abord tu es gracieuse et jolie, quoique un peu grave pour une jeune fille... Tu es même, selon moi, une beauté... En second lieu, quoique jamais, Dieu merci, tu n'aies eu ni ne doives avoir l'impudeur de te produire en public, ce qui est de la part d'une femme le dernier degré du cynisme, tu possèdes en musique des talents hors ligne dont tout homme de goût te tiendra compte. Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques. Joins à ces considérations de premier ordre mes trois cents écus de rente, le revenu annuel de mes leçons, et enfin cette maisonnette que je compte abandonner à ton jeune ménage...

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place... car sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui

éclaire tout... tu fais le chant dans ma vie!... Mais enfin, avec tout cela, je te demande un peu, de bonne foi, ce qui te manque pour te marier?

MARTHE, souriante et embarrassée.

Mais, mon père, vous me jugez avec trop de complaisance... Vous serez trop difficile... trop ambitieux pour moi?...

SERTORIUS.

Ambitieux, grand Dieu! Et quelle ambition puis-je avoir en ce monde, si ce n'est celle de te voir heureuse? Va, ma fille, qu'un jeune homme te plaise, le premier venu, et je lui ouvre mes deux bras sans marchander.

MARTHE, levant les yeux avec une attention particulière.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu; telle est ma confiance en ton goût et en ton jugement. Ton choix me répondra des qualités personnelles de mon gendre. Quant à sa profession et à sa condition sociale, peu m'importe; riche ou pauvre, prince ou berger, tout m'est égal, dis-je, — pour peu, bien entendu, qu'il n'appartienne ni de près ni de loin à la caste détestable des ar-

tistes... Choisis donc librement, mon enfant... Et puisque nous en sommes là, voyons, n'aurais-tu pas quelque confidence à me faire? Je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune. Je n'y pense pas. Ainsi il est inutile d'en parler.

SERTORIUS.

Non?... Ét ce petit Crocelli, ce jeune bureaucrate que nous voyons le jeudi chez madame Santa-Fede, et qui me fait si assidûment ma partie d'échecs—en cravate blanche,— tu crois donc, Marthe, qu'il aime sérieusement ce jeu-là?

MARTHE.

Je l'espère.

SERTORIUS.

Ah! fort bien! — Du reste, je ne savais rien de particulier sur son compte, si ce n'est qu'il passe pour laborieux et qu'il ne porte point de moustaches, ce qui indique chez un jeune homme une dose de bon sens plus qu'ordinaire.

MARTHE.

Je n'ai pas remarqué. — Voyez donc, mon père, cet effet de soleil couchant sur la mer!

SERTORIUS.

Glorieux spectacle!... (Après une pause.) Un poëte dirait que le divin Phébus,

Pour descendre aux balcons de leurs palais humides,
Fait un escalier d'or aux blondes Néréides !

Ce sont, ma foi ! des vers... Gronde-moi, ma fille, gronde ton vieux fou de père ! — Toutefois ils sont viables... Je les donnerai à Roswein pour son opéra... Peuh ! il les trouvera trop classiques, ce jeune homme !

MARTHE.

A propos, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu M. Roswein depuis plus de quinze jours ?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant. Il doit être dans le feu de ses répétitions. Poëte et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne!... Pauvre André ! voilà une rude épreuve pour sa santé de demoiselle !

MARTHE.

Vous n'avez pas entendu dire qu'il fût malade ?

SERTORIUS.

Du tout... au contraire. Le chevalier Carnioli, qui faillit m'écraser hier sur le quai, me cria du haut de son char : « Bonjour, maître... André va bien... » Puis il ajouta quelques paroles que je n'entendis pas... C'est un tourbillon que ce Carnioli... Mais qu'as-tu donc, ma fille? tu sembles troublée... inquiète?

MARTHE, prenant un journal sur la table.

Vous n'avez pas lu ce journal, mon père? il annonce pour ce soir l'opéra de M. Roswein...

SERTORIUS, vivement.

Pour ce soir?... c'est impossible, Marthe!

MARTHE.

Voyez... cela m'a préoccupée tout le jour.

SERTORIUS, lisant.

« Théâtre Saint-Charles. Ce soir, 15 mai, première représentation de *la Prise de Grenade,* opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune maestro dalmate André Roswein. La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette fête impatiemment attendue par le monde entier des dilettanti. On sait que le maestro, déjà connu à Naples par

plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » — 15 mai... c'est ce soir en effet... voilà ce qu'ajoutait Carnioli... Allons! c'est bien! (Il rend le journal à sa fille d'une main tremblante.)

MARTHE.

Il est à peine croyable, mon père, que M. André ne vous ait pas même envoyé un billet pour cette représentation?

SERTORIUS, avec amertume.

Pourquoi donc? est-ce que tu n'as pas entendu? la cour y sera! qu'a-t-il besoin de nous?... (Il reprend le journal.) Ah! le savant Sertorius!... Oui, cela fait bien dans une réclame!... mon élève favori!... sans doute! et reconnaissant!... cela va sans dire!

MARTHE.

C'est une erreur de ce journal, mon père... Un tel excès de négligence vis-à-vis de vous, qui l'avez fait ce qu'il est, serait trop surprenant, trop indigne!

SERTORIUS.

Surprenant? pas du tout. Indigne, c'est différent! (Avec une émotion croissante.) Oui, que cet en-

fant, que j'ai enrichi en peu d'années de toute la science d'une longue vie, dont j'ai fécondé le génie au feu le plus ardent de mon âme, à qui j'ai versé pour ainsi dire dans les veines le meilleur sang de mon cœur, que cet enfant, dès sa première heure de triomphe, dédaigne son vieux maître, le père de son esprit! et le laisse à la porte comme un valet à sa livrée... oui, cela est indigne!... Pardon, ma fille, tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes... mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup... oui, la main d'un fils! c'est la pure vérité!

MARTHE, l'embrassant.

Mon père, un peu de patience seulement, et tout s'expliquera pour le mieux, vous verrez.

SERTORIUS.

Tout est expliqué, ma fille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais cette espèce. (Il se lève et marche avec agitation.) Si les sept péchés capitaux ont besoin d'un blason, je me charge de le leur fournir : une plume et un pinceau, un ébauchoir et un archet! Il semble véritablement, Marthe, qu'une sorte de malédiction pèse sur ce nom d'artiste dont s'affuble aujourd'hui tout ce

qui défriche ou pille, à un titre quelconque, le champ de l'idéal... Voilà ce Roswein : si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée, simple et loyale, c'est le doux et sévère visage de ce jeune homme. Eh bien! tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, qu'il se retourne et nous montre le front d'un traître; il faut bon gré mal gré qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une lâche action... Il faut que l'enfant gagne ses éperons! Ah! ma fille, il y a eu, tu le sais, dans ma vie un moment terrible : celui où tout près de recueillir dans l'applaudissement public le fruit de mes veilles enthousiastes, je sentis tout à coup mes doigts et mon cerveau même comme frappés de paralysie; cette timidité maladive, pétrifiante, qui me suivit partout où j'essayai, sous quelque forme que ce fût, de répandre au dehors les flots harmonieux qui bouillonnaient dans ma tête, ce mal bizarre et ridicule me plongea d'abord dans les derniers abîmes du désespoir... Mais combien de fois depuis j'ai remercié Dieu de sa rigueur paternelle! combien je le bénis surtout aujourd'hui, dans la paix de ma conscience et dans la dignité de ma vieillesse! (Marthe

lui a pris le bras et marche près de lui ; après un silence, il reprend :) Quelle heure est-il donc, mon enfant?

MARTHE.

Voici l'Angelus qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'Angelus... déjà ! Allons ! il ne peut venir maintenant... tout est dit... pour aujourd'hui et pour toujours, c'est un ingrat ! (André Roswein entre sur ces mots et se jette dans les bras de Sertorius.)

SERTORIUS, ANDRÉ, MARTHE.

ANDRÉ, l'embrassant avec force.

Que vous ai-je fait, voyons? comment ai-je mérité cela? qui est-ce qui est injuste? qui est-ce qui est ingrat? Ah ! Dieu ! quel homme !

SERTORIUS.

Allons ! la paix ! la paix ! ne m'étouffe pas, mon garçon... je suis bien aise de te voir, mon ami... je suis enchanté de te voir, j'en conviens. C'est ce journal, cet imbécile de journal qui annonçait ton opéra pour ce soir...

ANDRÉ.

Mais il a raison.

SERTORIUS.

Eh bien ! mon enfant, tu m'avoueras, en ce cas-là, que j'avais quelque droit d'attendre aujourd'hui un petit message de ta part, et que, voyant approcher la nuit, j'étais fondé en quelque sorte à désespérer...

ANDRÉ.

Certainement, cher maître, j'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin; mais je tenais à vous l'apporter moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, très-bien, André, n'en parlons plus... J'ai eu tort... Ah çà! c'est donc pour ce soir, sérieusement?

ANDRÉ.

Très-sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains avec jovialité.

Diantre! oh! oh!... Mais, dis-moi donc, jeune homme... sais-tu que c'est fort grave cela?... Et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur! Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon!... Mais, voyons, André, sois franc,

quelle est ton impression réelle à l'approche de cette crise? Quel effet ressens-tu intérieurement? Le cœur bat-il un peu la chamade, hein, garçon?

ANDRÉ.

Je suis dans un état singulier. Je m'entends parler et marcher, comme si je marchais et parlais sous une voûte d'une sonorité particulière. Quoique j'aie passé mes trois dernières nuits à refaire mon ouverture, il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur.

SERTORIUS.

Povero! Mais tu es satisfait cependant, eh? L'exécution est suffisante? Parle-nous-en donc un peu... Ton ténor, ta prima donna, ton orchestre, ça va-t-il un peu, tout ça?

ANDRÉ.

L'orchestre, supérieurement. Ce n'est pas moi qui le conduis, au reste. Le ténor, c'est Chiari, vous savez... Il y a des choses qu'il ne dit pas mal... par exemple, le chant de Boabdil, à la fin du trois... Quant à la prima donna, c'est une

sotte, — et musicienne comme un Anglais, avec cela... mais elle a un superbe contralto, et en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? Il fait marcher les prime donne à présent... Ah çà! comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai dans mon temps de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là : elles ont un aplomb infernal! — Je me souviens que dès que j'en rencontrais une dans un couloir (tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs), je me collais contre la muraille comme une planche. Ah! les gaillardes! — Or çà, que voulais-je donc te demander encore?... Ah! — que pensent-ils de ton œuvre, ces gens de théâtre?

ANDRÉ.

Rien; ils me le diront à minuit. — Ah! cher maître, si vous aviez voulu me faire la grâce d'entendre une seule répétition, je serais plus tranquille; car en vérité c'est vous que je redoute bien plus que le public.

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai eu pour me refuser à ton désir plusieurs raisons excellentes. D'abord mon appréciation, portant sur l'ensemble de l'œuvre, sera plus sûre, plus complète, et te sera plus profitable. Ensuite j'ai pu en toute conscience déclarer à droite et à gauche que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra, de sorte que personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire, je suppose : « Sertorius par-ci... Sertorius par-là, » ce qui aurait pu te blesser et entamer ta couronne.

ANDRÉ.

Ma couronne! que Dieu vous entende! car, si je tombe, je suis mort!

SERTORIUS.

Allons, Roswein, point de cela! point de faiblesse, mon enfant! que diable! on tombe et on se relève. D'ailleurs, quoi! mets les choses au pis : t'arrivera-t-il jamais rien qui approche de ce que j'ai éprouvé, moi qui te parle?... Figure-toi donc, André, cette immense salle de l'ancien opéra de Vienne remplie jusqu'au comble, et au premier rang la cour impériale d'Au-

triche, qui vaut bien, je crois, ta petite cour de Naples : j'arrive, mon violoncelle à la main; un silence imposant se fait dans l'assemblée; je m'assieds; je place mon archet... puis je prétends préluder... Oh! Dieu puissant! mes doigts sont de fer... mon bras est inerte! On murmure dans l'assistance... c'était naturel... Je veux parler, et je demeure la bouche béante, immobile, glacé, stupide, pareil à la femme de Loth! Les huées éclatent, et l'on m'emporte évanoui! — Voilà, mon garçon, ce qu'on peut appeler une chute, et cependant, tu le vois, je n'en suis pas mort, bien que le seul souvenir de cet instant me fasse perler la sueur à la racine des cheveux.

MARTHE.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela?

SERTORIUS, riant.

Sans doute : c'est pour l'aguerrir! Allons! (Il le secoue.) courage, grand homme!... Et à quelle heure commence-t-on?

ANDRÉ.

A neuf heures. Vous avez encore une heure

et demie. Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge : il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS.

Ah! tu as pensé à la vieille Gertrude? Entends-tu, Marthe? il a pensé à la vieille Gertrude... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ANDRÉ.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture à trois places dont je vous prie de disposer... car, moi, je dois attendre ici le chevalier Carnioli qui est allé porter un billet dans les environs, chez la princesse... je ne sais comment, et qui m'a promis de me prendre en revenant.

SERTORIUS.

Ah!... à propos, comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

ANDRÉ.

Oh! convulsivement : il rit aux éclats, et rugit comme un tigre; il danse, il chante, il interpelle les passants, il invoque le ciel, il menace le public... C'est un drame, une comédie et un ballet tout à la fois... Il a passé ces trois nuits dans ma chambre à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et

sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui connaissez... Ah! le terrible protecteur!... mais il a beau faire, je ne puis oublier que, sans lui, je garderais encore, à l'heure qu'il est, des chèvres dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Cela est vrai. Tu lui dois beaucoup. Il a tiré le bloc de la carrière. Il s'entend d'ailleurs à la musique, on ne peut le nier, et de plus il use noblement de sa fortune. Pourquoi faut-il qu'aux vertus de Mécène il unisse les mœurs d'un lansquenet? Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur à Madrid?

ANDRÉ.

Non, vous ne l'avez pas rêvé. Il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

SERTORIUS, préoccupé.

Ah! il va en Espagne?... Diantre! mais je ne sais pas trop comment la rigide Espagne... Au reste, ça la regarde.

MARTHE.

Mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu? Tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car, de par le ciel! je compte déployer à cette occasion tout le luxe de l'Orient... Mon jabot de Malines est-il en état, ma fille?... oui?... eh bien! va t'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier. (Marthe sort.)

SERTORIUS, ROSWEIN.

SERTORIUS, avec gravité.

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils que j'adapte, autant qu'il est en moi, à son caractère, à ses talents et à son avenir présumé. Toutefois, et bien que cette leçon suprême soit à mes yeux le couronnement essentiel de ma tâche, je ne l'impose à personne. Je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, et si tu veux bien encore, pour un instant, me reconnaître vis-à-vis

de toi l'autorité d'un maître, d'un vieillard et d'un ami.

ANDRÉ.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius, et non pour un instant, mais pour toute ma vie.

SERTORIUS.

Je te remercie, jeune homme; mais, sans t'offenser, c'est plus que je ne demande, et ma rude expérience me force d'ajouter : C'est plus que je n'attends. Au surplus, il n'importe. Hem! assieds-toi, je te prie. Hem! hem! (Il lui donne un siége, et se pose en face de lui dans son fauteuil.) — André Roswein, parmi les différentes ramifications de l'art sublime qui a fait depuis sept années l'objet de nos études, tu as choisi, pour y tailler ton chef-d'œuvre, la branche dramatique.— Je ne te le reproche pas : il faut qu'un jeune homme sacrifie à la mode dans une certaine mesure; mais si tu parviens, comme tes rares talents me donnent tout lieu de l'espérer, à te faire accepter du public sous cette forme populaire, il m'est doux de penser que tu profiteras de ta renommée pour remettre en honneur les fortes et viriles compositions de nos pères. —

J'entends par là d'abord la musique sacrée, qui semble renvoyer à Dieu le plus beau de ses dons; j'entends l'*oratorio*, cette épopée de l'harmonie; j'entends même la sonate et le *concerto da camera*, autrement dit la musique de chambre, œuvres sévères, nobles récréations du génie, auxquelles la futilité moderne a substitué la fantaisie, l'air varié et la romance, ces productions de l'impuissance et ces délices des niais. Défends-toi, comme du péché, des flons flons de la rue et de la musiquette de salon. Ne flatte le goût de la multitude que pour le redresser peu à peu. Tâche d'amener la foule dans le sanctuaire; mais surtout n'en sors jamais. Respecte l'école et les anciens. Écris hardiment sur ton drapeau ces deux grands mots ou plutôt ces deux grands principes qui font la risée et la terreur de l'ignorance : Le contre-point et la fugue! C'est comme si tu y écrivais en toutes lettres : Palestrina, Pergolèse, Bach, Haydn, ces noms de cent coudées. (Il s'anime.) Le contre-point et la fugue pour toujours! Et écoute, André : tout homme qui se prétend musicien et qui dédaigne ces deux bases éternelles de l'art, dis-lui de ma part, de

la part de Sertorius, qu'il n'est qu'un ménétrier de carrefour... qu'il n'est qu'un bâtard! et pis qu'un bâtard, car il ne connaît ni son père ni sa mère! C'est un poëte qui fait fi de sa langue maternelle! c'est un prêtre qui renie la sainte Bible et les saints Évangiles!... (Il s'arrête, et reprend d'une voix calme et basse.) Je terminerai ici, mon ami, la partie en quelque sorte professionnelle de cette instruction. Ce n'est, comme tu le vois, et ce ne pouvait être qu'un bref résumé de l'esprit général qui a dominé mon enseignement. As-tu quelque objection à m'adresser, mon enfant?

ANDRÉ.

Aucune, maître. Je vous promets de demeurer fidèle, suivant ma force, à la dignité de mon art et aux pures traditions que vous m'avez transmises.

SERTORIUS.

C'est bien. Maintenant, mon cher André, le maître a parlé : c'est le tour de l'ami et du vieillard. (Il se recueille un instant et reprend :) André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée : il t'a fait musicien et poëte, il t'a donné la lyre et la harpe; il a

exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes... Songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait. Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu : il t'a prêté le génie, rends-lui la vertu ; il t'a fait grand : sois honnête! Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, j'ajoute, André, que ton avenir et ta gloire sont à ce prix. Oui, si tu ne veux pas, comme tant d'autres, disparaître de la sphère des arts après une nuit d'éclat, si tu ne veux pas que le souffle te manque au milieu de ta carrière, si tu te soucies de porter jusqu'au sommet ton noble fardeau, règle ton cœur et ta vie; ceins tes reins en brave, et préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne recèle plus qu'un génie fourbu. Ne pense pas, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sens et dans l'excitation maladive des passions : le délire n'est point la force. La contemplation austère et sereine des merveilles de Dieu et des misères de l'homme, le reflet de l'œuvre divine dans une intelligence élevée, voilà l'éternel et l'unique foyer où s'allume l'inspiration d'un poëte digne de ce nom. Souviens-

toi que les anciens, nos maîtres, appelaient du même nom la vertu et la force, l'ordre et la beauté ! Souviens-toi que, dans leurs profondes allégories, ils faisaient les vestales gardiennes du feu sacré, les Muses chastes, et Vénus idiote! C'est assez te dire que je n'ignore pas quels dangers t'attendent, quelles tentations assiégent la vie fiévreuse de l'artiste, quels philtres se glissent dans sa veine sans cesse enflammée... Mais, André, lorsque Dieu t'a ouvert dans l'âme ces deux larges sources de jouissances plus qu'humaines : le sentiment du beau et la puissance créatrice, si tu n'as pas la force de repousser la coupe des ivresses vulgaires, tu es un lâche, et tu es perdu. Que la mort ou la folie t'enlève, comme tant d'autres, à la conscience amère de ta précoce décrépitude, ou que tu ailles grossir la foule envieuse et ridicule des soupirants de coulisse, des vagabonds d'atelier et des grands hommes de tabagie, peu importe, tu es perdu ! Je te le répète, André : règle ton cœur et règle ta vie ; tout est là. Dans tes nuits de défaillance, évoque à ton aide les ombres des vaillants et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient heurté du front

les voûtes de l'idéal, Palestrina, notre Moïse, Beethoven, notre Homère, Mozart, notre Molière et notre Shakspeare à la fois... Ceux-là n'étaient pas seulement de grands hommes... ils étaient des saints!... (Avec émotion.) Et si j'ose me nommer après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître : du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité. (Sa voix se trouble). Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés... C'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux... jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense!... Et maintenant, (Il se lève, très-ému.) maintenant, adieu, mon enfant, adieu, mon disciple bien-aimé... Embrasse-moi!

ANDRÉ, se jetant dans ses bras.

Mon père! (Il pleure.)

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais... mais tu es faible

aussi; prends garde à cela. (La porte s'ouvre. Marthe reparaît en toilette de fête, une lumière à la main.)

MARTHE.

Encore ici, mon père!... et huit heures passées, y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie. Quelques minutes vont me suffire. Mais que je te voie donc, mon enfant... (Il prend le flambeau des mains de Marthe et la contemple.) Oh! oh! diantre! Eh! signor maestro, l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît.

MARTHE, soufflant la lumière et riant.

Votre barbe n'est pas faite, mon père.

SERTORIUS.

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Marthe? Tu lui donnes à croire que tu dédaignes son jugement... Qu'est-ce que vous avez donc eu ensemble? Je remarque parfois qu'elle te traite de Turc à More, mon garçon... Au reste, ce sont vos affaires... (Se touchant le menton.) Dis-moi, fillette, il me semble, à moi, que cette barbe pourrait fort bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS.

Au fait, la cour y sera ; je ne veux point passer pour un démagogue : je vais me raser. (Il sort.)

ROSWEIN, MARTHE.

La chambre est à demi éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. Marthe va s'asseoir sur le bord de la fenêtre; elle regarde au dehors, le coude appuyé sur la balustrade et la tête dans sa main. — Roswein marche à travers la chambre en mettant ses gants.

ROSWEIN, à demi-voix, avec ennui.

Allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Rien... un bouton de mon gant.

MARTHE.

Est-il parti? Attendez. (Elle se lève et va prendre une aiguille dans sa corbeille.) Approchez-vous du jour.

ROSWEIN.

Non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible. Il vous faut une tenue sans reproche ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique. Vous avez mal aux nerfs, eh?

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle ravissante coiffure vous avez!... Ces larges tresses blondes qui encadrent vos joues et couronnent votre front vous donnent l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE.

Mille fois trop poli. Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. (Après une pause, il ajoute d'une voix émue :) Vous et votre père, vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde!

MARTHE, sèchement.

Vous me rappelez le seigneur Carnioli, à qui je venais de rendre le même service, et qui me dit que j'étais une divinité. (Roswein hausse légèrement les épaules, et fait quelques pas : Marthe revient s'asseoir sur la fenêtre.)

ROSWEIN, se rapprochant d'elle et s'appuyant sur l'espagnolette.

N'était-ce pas l'Angelus qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage?

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... Ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée!

MARTHE, avec indifférence.

Il y a quinze ans, à cette heure où nous sommes, qu'est-ce que vous faisiez?

ROSWEIN.

Je rassemblais mes chèvres sur la lisière des bois, et je reprenais à leur suite le chemin de la vallée... Les premiers tintements de l'Angelus à la petite église de San Jacob nous donnaient chaque soir le signal de la retraite... Je me souviens que je m'arrêtais sur chaque pointe de rocher pour voir s'allumer derrière moi les

feux des bûcherons sous les noires arcades des sapins; à mes pieds, dans la brume, les fanaux des pêcheurs, les étoiles sur ma tête. La nuit tombante emplissait l'air de parfums et de rosée. De temps à autre, la voix sauvage de la mer Illyrienne, s'élevant comme par bouffées, répondait aux graves murmures descendus des forêts... Quelles scènes grandes et tranquilles! De quelle allégresse elles me pénétraient!... Je ne pouvais m'en détacher... Je demeurais souvent une partie de la nuit accoudé sur ma fenêtre, perdu dans je ne sais quelle extase attendrie, versant des larmes avec des prières... Puis je passais, sans en avoir conscience, de cette douce veille au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux!

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui?

ROSWEIN.

Oui, Marthe... oui, si je devais retrouver avec ma misère et mon obscurité la paix... la paix divine de mes premières années!

MARTHE.

La paix est dans le cœur.

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien. Ni dans mon cœur, ni dans mon esprit. Jamais!

MARTHE, froidement.

Que voulez-vous que je vous dise, mon ami? Tant pis. (Elle se détourne.)

ROSWEIN.

J'ai failli être prêtre, saviez-vous cela?... Le vieux curé de San Jacob m'avait pris en affection. Il me donnait des souliers et m'apprenait le latin. Il voulait me mettre en état de lui succéder un jour... Il vit encore... Je suis tenté quelquefois d'aller le retrouver... Ce pauvre presbytère, avec sa cour pleine de mousse, son tilleul et sa fontaine, m'apparaît comme un asile enchanté... Pourquoi pas? Je ferais un assez bon prêtre de campagne. Rien ne me manquerait... que la foi!

MARTHE, vivement.

S'il vous plaît de déraisonner en ma présence, signor Roswein, que ce soit sur d'autres sujets, je vous prie.

ROSWEIN.

Ah! de la colère, je crois! de la colère, vous!

Il y a donc du sang dans les veines du marbre? la mer de glace a donc ses tempêtes?

MARTHE, se levant.

Vous désirez être seul apparemment?

ROSWEIN.

Je vous ai offensée... je vous ai offensée... pardon! C'est la première fois de ma vie, ce sera la dernière... Marthe, je sens bien qu'il faut que je vous quitte... Ce rôle doit vous coûter... ce masque de froideur et de dureté que vous portez pour moi seul, je suis sûr qu'il vous pèse... Je vous en délivre... Vous ne me verrez plus. Jamais je ne repasserai le seuil de cette chère maison, je vous le promets... J'aurais dû vous comprendre plus tôt... Je vous comprenais, mais le courage me manquait... Maintenant ma résolution est prise, comptez-y... Seulement, ne nous quittons pas sur un mot de colère, je vous en supplie... Votre main... votre main en signe de bon souvenir, de souvenir fraternel. (Marthe, qui s'est rassise lentement, lui tend la main; Roswein la porte à ses lèvres, en disant à voix basse :) Adieu ! adieu ! (Marthe détourne la tête, tandis que le jeune homme rentre dans la partie la moins éclairée de la chambre.)

MARTHE, après un moment.

Et mon père, André?

ROSWEIN.

Pauvre vieillard!... au moins qu'il ne me croie pas ingrat, Marthe, je vous en prie. Dites-lui tout plutôt. Dites-lui la vérité.

MARTHE.

La vérité... Il faut donc que je la devine, André?

ROSWEIN.

Dites-lui que je vous aimais et que vous ne m'aimiez pas, et tout sera dit.

MARTHE, d'une voix basse.

Je ne vous aimais pas... non... je ne pouvais vous aimer. D'autres sentiments me séparaient de vous à jamais.

ROSWEIN.

D'autres sentiments!... Allons!... c'est le dernier coup... J'espérais que vous n'aimeriez qu'au ciel.

MARTHE.

Je ne pouvais vous aimer, André, et c'est un bonheur, laissez-moi vous le dire, un bonheur

pour nous deux, pour vous surtout. L'existence qui vous est réservée ne veut point d'entraves... elle ne veut point de racines prématurées... Votre avenir se fût trouvé à la gêne dans l'humble rêve de votre jeunesse. Je me serais reproché toujours d'avoir enchaîné dans l'ombre d'un ménage votre belle vie d'artiste!

ROSWEIN.

La vie d'artiste m'est odieuse!... Depuis que je la connais, mon amour pour vous a grandi de toute la haine qu'elle m'inspire! Désormais je n'ai plus contre elle ni soutien ni refuge... Elle fera de moi ce qu'elle voudra... soit! mais de grâce au moins ne me la vantez pas.

MARTHE.

Qu'a donc cette vie de si terrible? Je ne puis vous comprendre.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait... Cette belle vie d'artiste, il sait assez, lui, qu'elle ne réside pas sur ces hauteurs idéales où vous la voyez tout entière, comme je l'y voyais moi-même autrefois, dans des nuages d'or et sous des pluies de fleurs! Il sait dans quels tristes abîmes elle

se traîne, entre ces fugitives apothéoses! Ce n'est pas sans raison, Marthe, croyez-moi, qu'il écrase de son mépris tout ce qui hante ces régions malsaines de l'atelier et de la taverne, de la coulisse et du boudoir, cette tourbe vaniteuse d'âmes flétries, d'imaginations surmenées et de cœurs malades, que dévorent, au bruit des rires éclatants et des pleurs étouffés, la passion sans règle et la pensée sans frein!... Un Érèbe plein de flammes et de ténèbres! un monde hors du vrai, un monde hors la loi, qui révolte et qui entraîne! Votre père le sait! Il sait quelles ivresses courent dans l'atmosphère d'orgie qu'on y respire... quels monstres enfante ce brûlant chaos, et combien le meilleur d'entre nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous vous en défendrez, André. Je vous connais.

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe... oui... depuis tant d'années que ma vie a été comme la sœur de la vôtre, vous devez me connaître... et vous pensez que j'étais né pour le bien, n'est-il pas vrai?

MARTHE.

Vous ou personne.

ROSWEIN, avec force.

Oui... vous me rendez justice... Dieu sait que j'aimais le bien comme j'aime la face radieuse de ce firmament!... Aussi de quels amers dégoûts ce monde m'abreuve!... Et cependant il me trouble... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... Il mêle aux nobles tourments de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes... quelles insomnies perverses! il m'attache au flanc je ne sais quels lambeaux de la tunique du centaure!... Ah! ceux de nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, quelqu'un qui leur rappelle Dieu... ceux-là sont heureux! ils ont le remède à côté du mal... ils peuvent chaque jour retremper leur âme, leur talent, leur honneur, à la source du devoir et de l'éternelle vérité! Pour moi, je suis seul... cette vie factice m'enveloppe et me possède sans relâche... Je ne m'en reposais qu'en vous, chère Marthe, dans le présent comme dans l'avenir... Que de fois votre doux fantôme est venu bénir mes heures éprouvées... m'apportant le courage

ou du moins le remords!... Cette paix que je cherche, je ne la trouvais que dans vos yeux... cette force qui me manque, elle passait dans mon cœur dès que je touchais votre main... même en songe... Oh! Dieu! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte et recueillie de votre foyer de famille, sous le charme de votre présence... sous l'inspiration de votre beauté... sous la garde de votre vertu!... vivre là, mourir là!... Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue?

MARTHE.

Cette pensée... soyez juste, André... ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

ROSWEIN.

Rien... Près de vous, je ne pouvais m'abuser... votre accueil, votre langage, votre silence même, depuis un an, tout me disait que vous ne m'aimiez pas...; mais à peine vous avais-je quittée, j'oubliais tout... je me rattachais aux plus légères ombres d'espérance... je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus tendre, échappée à votre pitié, et je vivais là-dessus... Depuis quelques mois surtout, vous

voyant moins souvent, je me faisais de plus faciles illusions... je cherchais à me persuader que votre devoir filial pouvait comprimer vos secrets sentiments, que l'horreur de votre père pour ce nom d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE, baissant les yeux.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah! je l'aurais vaincu.

MARTHE.

Jamais, André.

ROSWEIN.

Cette nuit même peut-être... C'était un projet ardemment caressé dans ma tête depuis longtemps... une chimère dont je me repaissais encore il n'y a pas une heure, en venant ici... et que votre premier regard a fait évanouir... Aussi, maintenant, que mon opéra tombe ou qu'il aille aux nues, je vous jure que je m'en soucie peu.

MARTHE, lentement.

Comment?... Pourquoi?... Pensiez-vous que votre succès dût changer les idées de mon père?

ROSWEIN.

Je l'espérais à peine... cependant, malgré lui, il m'eût estimé plus haut... Vous savez comme moi, Marthe, à quel point ces succès du théâtre, qui ont été l'ambition de sa jeunesse, l'émeuvent et l'exaltent!... Je me serais armé contre lui de son unique faiblesse... Si j'avais réussi, je me faisais une fête de venir cette nuit le surprendre dans sa retraite... au moment même où il m'aurait cru sans doute plus oublieux que jamais... je serais accouru;... oui, je lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, toute palpitante... Il eût oublié l'artiste... il m'eût ouvert ses bras... il m'eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé...

MARTHE, d'une voix étouffée.

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe! que me dites-vous?

MARTHE.

Silence! Voici mon père.

ROSWEIN.

Bonté du ciel!

MARTHE, ROSWEIN, SERTORIUS, entrant. (Il est fort paré, il tient un flambeau de chaque main et s'avance comme une châsse.)

SERTORIUS.

Or çà, que chacun ici me considère à loisir... Eh bien! où sont-ils donc, ces enfants? Roswein! (L'apercevant.) Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon? Tu ne m'avais jamais vu si beau, eh! J'offre à tes regards en ce moment, mon ami, le costume d'ensemble que je portais dans cette fameuse soirée où je restai court devant mon auguste auditoire... Boucles d'or, jabot de malines, habit tabac d'Espagne et gilet à ramages, avec des oiseaux sur les poches... Ah çà! comment me trouves-tu, Marthe, en définitive? car vous ne me dites rien, tous deux... Est-ce que je suis ridicule, voyons?

MARTHE.

Vous êtes très-bien, mon père.

ROSWEIN, gaiement.

Vous êtes charmant et majestueux... Il faut que je vous embrasse!

SERTORIUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Est-ce que tu veux

dévorer mon jabot?... Laisse-moi tranquille. Admire-moi de loin, si tu veux, et même je t'y engage : tu peux ici te donner une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste dans mon temps, jeune homme : la sévérité mariée discrètement à l'élégance.

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin! Partons, ma fille, allons siffler ce jeune insolent.

MARTHE.

Partons! Une poignée de main, Roswein, et bon courage! (A demi-voix.) A bientôt!

SERTORIUS, lui serrant les deux mains.

Allons! du calme, du calme. Fume, si tu veux, en attendant Carnioli : je te permets, vu la gravité de la circonstance, d'empoisonner mon domicile. (Arrivé près de la porte, il se retourne.) Ah çà ! si tu as composé de la musique de guinguette, du fredon d'opéra-comique, il vaudrait mieux me le déclarer tout de suite que d'exposer ton vieux maître, de sa personne, au plus sanglant des affronts, mon garçon.

MARTHE.

Il n'y a pas de fredon ; vous verrez, mon père. Venez. (Ils sortent.)

ROSWEIN, seul.

Est-ce vrai? est-ce possible?... Elle m'aimait... elle m'aime! Je suis donc sauvé! Plus de fièvre, plus de vertiges, plus de combats, plus d'enfer! Dieu me reprend! Mon Dieu! je vous remercie, je vous bénis du fond de l'âme! (Il s'approche de la fenêtre, au bruit de la voiture qui emporte Sertorius et Marthe; il la suit de l'œil à travers les ténèbres croissantes.) Elle m'aime! Splendeur du ciel, il me semble que je vous vois pour la première fois! Pure clarté des étoiles, chants des vagues, brises italiennes, je vous retrouve, vous m'inondez le cœur! (Il fait quelques pas dans la chambre.) Son époux! O chaste vision de mes nuits troublées, tu n'es plus un songe!... (Il regarde autour de lui.) J'aime cette chambre, ces objets familiers... ces meubles que sa main touche à chaque moment... cet air même qu'agite le froissement de sa robe... J'enfermerai ma vie

dans ce sanctuaire!... Quelle joie que le travail près d'elle!... Quand je venais sous cette fenêtre, le soir, avec Carnioli, je la voyais là, tantôt penchée sur son aiguille de fée, gracieuse et immobile comme la statue de la Vertu domestique, tantôt relevant sa tête, pour mieux écouter son père, sa tête pensive et grave comme celle d'une Muse... Il me semblait que j'avais sous les yeux quelque tableau d'un monde supérieur... d'une vie meilleure que celle des hommes... Et je prendrai ma place entre ces deux créatures de Dieu!... Elle m'aime!... quel repos profond s'est fait en moi tout à coup! J'avais le cerveau plein de désordre et d'orages... Le souffle d'un ange a passé sur mon front!... J'éprouve une paix immense... bienheureuse. (Après un moment.) Tout m'est égal maintenant... (En allumant un cigare.) Si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété sans doute, très-vive même; mais je retrouverai cette occasion perdue... J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête!... ce sera un délai, rien de plus... (Il s'assied dans le grand fauteuil de Sertorius.) Ouf! je suis brisé! Je voudrais qu'on me laissât là tranquille toute la soirée... (Il regarde le ciel, rêve

et murmure des phrases entrecoupées.) Non, jamais je ne la tromperai, jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux,... jamais... Acres séductions, spectres ardents... magiciennes fardées... je vous défie... l'ombre de ses ailes vous chassera. Que je suis las!

UNE VOIX au dehors.

Roswein! *Andrea mio!* (en récitatif) *è venuto, il terribil' istante!*

ROSWEIN.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Descends donc, animal!

ROSWEIN.

C'est Carnioli. Chevalier, je ne conduis pas l'orchestre, vous savez?... Je suis inutile là-bas... Laissez-moi ici, je vous en prie.

CARNIOLI, du dehors.

Poltron! descendras-tu? (En récitatif.) *Se 'l figlio m'abandona, io son perduto!*

ROSWEIN.

Mon bon chevalier!... Ouf! Diable d'homme!... Allons!...

Sur la route de Pouzzoles à Naples.

ROSWEIN, LE CHEVALIER CARNIOLI. (Ils sont dans une voiture légère que Carnioli conduit lui-même à toute bride.)

CARNIOLI.

Bref, pour appeler la chose par son nom mortel, tu veux te marier?

ROSWEIN.

Je veux me marier.

CARNIOLI.

Bien. Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de meinherr Sertorius?

ROSWEIN.

Précisément, Excellence.

CARNIOLI.

Très-bien. Et tu t'imagines que je le souffrirai?

ROSWEIN.

Mais que vous importe?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable? J'aimerais mieux te verser, la tête la première, sur ce tas de

pavés! (A un passant.) Gare donc, imbécile!... Hop là!

ROSWEIN.

Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard?

CARNIOLI.

Je me soucie bien de ta jeune fille, nigaud! Je me soucie de ton talent, qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous le couvercle d'un pot-au-feu de ménage. Te marier, triple idiot! Ignores-tu donc que le mariage est une de ces lois féroces de la nature qui absorbent l'individu pour conserver l'espèce?

ROSWEIN.

Votre Excellence me donne-t-elle cette plaisanterie pour un argument?

CARNIOLI.

Ne m'appelle pas Excellence et obéis-moi, drôle! Je te dis que ton génie est mon bien et que je te défends de le placer sous cet ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Pouvez-vous me faire la grâce de me dire

pourquoi le mariage est un éteignoir, chevalier?

CARNIOLI.

Pourquoi?... Parce que l'opium fait dormir... parce que l'eau éteint le feu... parce que cela est fatal, entends-tu? Parce qu'il y a dans cet état de torpeur végétative et d'engourdissement béat qu'on appelle le bonheur d'être époux et le bonheur d'être père... il y a, dis-je, une vertu pétrifiante qui vous enduit peu à peu les lobes intellectuels et qui vous cristallise le cerveau comme l'intérieur d'une ruche à miel... Un artiste marié est un artiste fini. Il est époux, il est père, il est citoyen... tout ce que tu voudras;... mais le poëte est mort!... Tiens, regarde Rossini, ce grand Rossini!... Il s'est marié... qu'est-ce qu'il fait maintenant? Il pêche à la ligne... C'est pourquoi je te dis ceci : Puisque tu aimes cette fille, fais-en ta maîtresse, si tu veux;... mais ta femme... je te le défends!

ROSWEIN.

C'est votre morale? Ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI.

Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale? Depuis quand la morale est-elle une muse?...

Que je déteste, ô ciel! cette mode nauséabonde qu'ils ont maintenant de mettre l'honnêteté, le mariage, le bon Dieu et le Code civil en vers, en prose et en musique! Qu'ils m'agacent, Seigneur, avec leurs cantiques dialogués et leur lyrisme matrimonial! Est-ce qu'on ne fera pas taire une bonne fois tous ces petits rhapsodes de sacristie?... Ah çà! voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale, toi? Es-tu marguillier? es-tu quaker? es-tu de la société biblique? Bah!... Es-tu chrétien seulement? Non, tu ne l'es pas. Tu doutes de Dieu, de la madone et des saints, infâme mécréant! Tu es un artiste, tu es un poëte, tu es un païen... Ta morale, c'est l'art; ton Dieu, c'est l'art; et l'art, c'est le diable! Ton élément, c'est le feu... Tant pis si cela te gêne, mais tu péris si tu en sors!

ROSWEIN.

J'en sortirai, je vous l'ai dit, chevalier. Que j'aie l'âme trop faible ou trop délicate... peu importe!... mais je ne suis pas fait pour la vie d'artiste. Vous seriez le premier à me donner la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce que j'y souffre.

CARNIOLI.

Mais, sang du Christ! tu te plains de ce que la fiancée est trop belle, mon garçon! C'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire. Tu as la fièvre, dis-tu? tant mieux! tu as les nerfs à fleur de peau... Tu es écorché vif, tant mieux! tu pleures la nuit ta foi perdue et tes amours trahis, tant mieux encore!... Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur, la tentation effrénée, l'entraînement et le remords, des transports et des désespoirs inconnus de la foule... voilà votre lot! voilà votre talent! voilà votre pain de vie!... Chacune de tes larmes est un poëme, est-ce que tu ne sens pas cela?... chacun de tes cris est un opéra en germe. Quand tu souffres, dis-toi : Bravo! c'est de la gloire qui me pousse... Tiens, si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi? C'est parce que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes! parce que vous ne mourez plus de faim dans un grenier comme autrefois, dans les beaux temps des arts, parce qu'on vous paye trop cher et qu'on vous nourrit trop bien...

ROSWEIN.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple.

CARNIOLI.

La, la! voyons, mon André; voyons, mon cher cœur... j'ai été un peu vif, j'en conviens... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi; mais tu sais que je t'aime comme mon enfant, comme la prunelle même de mes yeux...

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon!

CARNIOLI, exaspéré de plus belle.

A ta façon!... à la façon d'un bonnet de nuit! à la façon d'une courge! à la façon de cet âne de bourgeois qui passe... en redingote bleu clair! (Le bourgeois, qui est accompagné de sa famille, se retourne surpris. Carnioli l'interpelle directement.) Oui, monsieur, vous êtes un âne, vous, votre femme et vos quatre enfants!... Il rit, cette bête-là! Tiens, regarde-le; voilà comme tu seras!

ROSWEIN, riant.

C'est ce que je demande.

CARNIOLI.

Plat coquin que tu es!... Je m'emporte, c'est vrai;... j'ai tort... Ne t'offense pas de mes injures;... elles partent d'un cœur qui t'adore, tu le sais... Raisonnons de sang-froid, mon fils, je ne demande pas mieux... Tu veux être heureux, dis-tu? Si tu devais l'être dans cette vie que tu rêves, je t'aime assez, oui, je t'aime assez, le diable m'enlève! pour sacrifier mon bonheur au tien;... mais quelle créature au monde peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée?... Regarde là-bas ce noble vaisseau... tu peux l'apercevoir encore... à la pointe d'Ischia... Il s'en va, les ailes déployées, gagner le libre Océan pour y courir sa carrière magnifique, tantôt sous le soleil, tantôt sous la foudre; un jour déchiré par l'écueil, le lendemain abordant des rives fortunées... Eh bien! suppose qu'une force quelconque le précipite tout à coup dans un étang à canards, dans un vil marécage communal, et l'y condamne à croupir éternellement comme une épave fossile;... suppose cela et suppose-lui une âme, à ce vaisseau... Sera-t-il heureux? Le crois-tu?

ROSWEIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Moi, je le serai.

CARNIOLI.

Tu ne le seras pas, traître, je t'en défie! Tu auras tout juste le bonheur de ces mauvais moines qu'une fausse vocation a jetés dans le cloître et qui meurent de consomption en mordant les barreaux de leur cellule.

ROSWEIN.

Bah! des phrases!

CARNIOLI.

Des phrases, maraud impertinent!... Mais c'est dit, je ne veux point me fâcher contre toi dans cette glorieuse soirée, quand même tu m'insulterais avec une grossièreté inouïe... Non, mon ami, ce ne sont point des phrases... Ta prétendue vocation pour le calme de la vie de famille n'est qu'une bluette de circonstance... Tu es en ce moment épuisé de travail, d'émotions et d'inquiétudes; tu éprouves un de ces dégoûts passagers qui vous font rêver la campagne le lendemain d'une orgie ou la veille d'une bataille... Pas autre chose, crois-moi... Ne te prépare point d'amers regrets... Ne te

plonge pas, à la fleur de ton âge, dans ces froids limbes de l'hymen... Comment, diable! y as-tu réfléchi?...Tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poëte... cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant... et tu te flattes de goûter le repos d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace!... Crois-tu donc, en comprimant les forces expansives de ton sang et de ton esprit, crois-tu les anéantir? Non! elles te dévoreront sur place!... Tu seras, passe-moi la comparaison, comme une locomotive déraillée que sa propre vapeur consume stérilement au fond d'un tunnel... tu sentiras tes ailes coupées s'étendre douloureusement vers l'espace, comme ces mutilés qui souffrent encore aux membres qu'ils n'ont plus!... Tu parles des misères de la vie d'artiste : elles sont fécondes du moins! Oses-tu les comparer à ces tortures d'autant plus poignantes qu'on les sent inutiles?... Et d'ailleurs la connais-tu, la vie d'artiste?... Tu prends à peine ton essor;... tu n'en as éprouvé jusqu'ici que les ennuis... Attends donc, avant de la juger, qu'elle t'ait donné tout ce qu'elle promet à un génie comme le tien, et alors, quand tu auras

de l'or comme un juif, des femmes... comme un Turc, de la gloire comme un dieu... alors je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit... Ah! malheureux! si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus belle femme de l'Italie!

ROSWEIN.

Qui cela? votre princesse?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux! C'est la veuve la plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe. La princesse Leonora Falconieri... qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, aux Zustiniani de Venise, et à la maison d'Este par-dessus le marché... Entends-tu, rapin?... Mais, au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit, lundi dernier, chez l'ambassadeur d'Espagne.

ROSWEIN.

Est-ce cette dame avec qui vous avez valsé?... Une trentaine d'années... un peu grande... des cheveux noirs comme les ailes du corbeau... un teint d'orage... et des épaules antiques qui on-

doient comme un marbre liquide quand elle les replace dans sa robe?

CARNIOLI.

Ah! parfait! Tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon petit ami? Pardieu! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds!... Eh bien! cette magnifique personne me parlait de toi tout à l'heure.

ROSWEIN.

Et elle vous disait?

CARNIOLI.

Elle me disait, écoute bien ceci... une femme hautaine dont on n'approche qu'à genoux!... elle me disait : Mon cher ambassadeur, est-ce que vous ne me présenterez pas un jour cet éminent jeune homme?

ROSWEIN, riant.

C'est tout?

CARNIOLI.

Et qu'est-ce qu'il te faut de plus, bandit sans vergogne? Ne voudrais-tu pas qu'elle débutât par venir loger dans ton garni?

ROSWEIN.

Parlons de choses sérieuses, chevalier, car nous arrivons. Ce serait une vive contrariété pour moi que de ne pas vous avoir à mon mariage... Est-ce que vous partez toujours demain pour Madrid?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir!... Non, ma parole, tu es fou!... Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne!... ce serait de la vie au moins... Mais non, la fille de Sertorius... une fille rose! une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfants, comme on fait des bulles de savon!

ROSWEIN.

Je l'espère bien. Quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches. Cela vous réjouira. Bah! vous les aimerez!

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou! (Ils arrivent devant le péristyle du théâtre Saint-Charles; deux laquais en livrée prennent les rênes. Carnioli saute à terre.) Ah çà! Roswein, jure-moi de ne pas donner de suites à

cette fantaisie de goîtreux, ou je vais de ce pas te préparer une cabale effroyable, quand cela devrait me coûter cent mille écus!

ROSWEIN.

A votre aise, Excellence.

CARNIOLI.

Ingrat! va-nu-pieds!... Eh bien! est-ce que tu n'entres pas?

ROSWEIN.

Ma foi! non. Je n'ai que faire là dedans, moi... je vais me promener sur la place et fumer des cigares jusqu'à ce que mort s'ensuive.

CARNIOLI, tirant son porte-cigares.

Tiens, en voilà, des cigares... comme tu n'en as jamais fumé, truand! Mais c'est égal, va... ton opéra est flambé, tu peux être tranquille! (Il entre au théâtre.)

La salle du théâtre Saint-Charles. Mouvement, animation, éclat d'une première représentation. La toile se baisse sur la fin du deuxième acte, au milieu d'acclamations enthousiastes.

Dans la loge de la princesse Falconieri : la loge s'encombre de visites pendant l'entr'acte.

LEONORA PRINCESSE FALCONIERI, GIULIA MARQUISE NARNI, toutes deux assises sur le devant — LADY WILSON. — LE PRINCE KALISCH. — LE MARQUIS DE SORA. — FEMMES ET JEUNES GENS.

LEONORA.

Mais c'est un rêve du ciel que cette musique!

LE MARQUIS DE SORA.

Vous savez que le poëme est également l'œuvre du jeune maestro?

VOIX DIVERSES.

Le Tasse... Mercadante... Métastase... Rossini! Début de géant!

LA MARQUISE NARNI.

Très-beau, si l'on veut, mais trop savant pour moi.

LE PRINCE KALISCH.

Et pour moi. Poûh!

LEONORA.

Vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour... Ciel! vous voilà plus rouge qu'une fraise des Alpes, chère marquise... vous n'êtes pas indisposée?

LA MARQUISE, sèchement.

Non. Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma belle?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche... Il est même bizarre, quand j'y songe, que le chevalier Carnioli ne m'ait jamais parlé de ce Roswein, puisque c'est lui qui l'a inventé, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Le chevalier avait à vous entretenir apparemment de quelque objet plus intéressant, ma toute belle.

LEONORA.

Apparemment, ma mignonne. Prince Ka-

lisch, est-il vrai que vous ayez eu, dans le Caucase, les deux oreilles emportées par un boulet de canon?... Cela m'expliquerait, jusqu'à un certain point, votre goût musical.

LE PRINCE KALISCH.

Ce sont des histoires composées à plaisir, princesse. Il ne m'est jamais rien arrivé de pareil, je vous le jure.

LEONORA.

Ah! si vous me le jurez!... Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez?

LA MARQUISE.

Oui, cette musique batave m'est insupportable. Un acte de plus me tuerait... Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture?

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie, n'est-ce pas, prince Charmant?... Adieu, chère enfant bien-aimée.

LA MARQUISE.

Adieu, ma belle chérie. (La marquise se drape et sort, suivie du prince Kalisch.)

LEONORA.

On ne saurait jouir d'une plus belle paire de favoris que ce prince Kalisch.

LE MARQUIS DE SORA.

Vous l'avez, ce soir, fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Mon Dieu, c'est uniquement par amitié pour ma petite Narni!... mais il paraît qu'il n'y a pas moyen...

CARNIOLI, paraissant à l'entrée de la loge.

Eh bien! mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici? (Tous battent des mains et crient : Bravo! bravo!)

LE MARQUIS DE SORA.

C'est un succès de rage... Vous êtes heureux, j'espère?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami? Je suis exaspéré!... Mon cygne est une poule mouillée, un oison!... Mais quel génie, hein?... Le fat! j'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure.

LEONORA.

Bah!... Et à quel propos?

CARNIOLI.

Ne m'en parlez pas, je vous en prie... Un poëte!... un niais! mais quel génie, hein?... Est-ce du génie cela, voyons, princesse?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et où est-il donc, votre astre? On l'appelle à tout rompre... pourquoi ne paraît-il pas?

CARNIOLI.

Peuh! est-ce que je sais? Il vague par les rues comme un insensé. Tous les machinistes courent après lui; c'est comique. Petit misérable, va!... Ah çà! qu'est devenue la marquise Giulia? Je croyais l'avoir aperçue à côté de vous?

LEONORA.

Elle vient de s'en aller.

CARNIOLI.

Ah! *barbara!* elle est donc malade?

LEONORA.

Non. Elle trouve cela trop savant, et elle est partie avec le prince Kalisch, qui ne lui offre pas le même inconvénient... Mais dites-moi,

chevalier, où avez-vous déniché votre prodige? Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte?

CARNIOLI, exalté.

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité. J'avais été chargé d'une mission en Turquie, il y a une douzaine d'années, pour les lieux saints... J'eus la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique... une inspiration! Je traversai la Dalmatie de part en part... un pays superbe, plus beau que celui-ci, le climat de l'île de Calypso, et un peuple taillé comme les bas-reliefs de Ninive; mais, par malheur, une musique de Hottentots... Ils n'ont qu'un instrument par là, figurez-vous, et cet instrument n'a qu'une corde, notez bien... Ils appellent cela une *guzla*. Quand on en joue, c'est comme si on éternuait dans un chaudron... Voilà où ils en sont... La serinette est de la civilisation auprès de ça. D'abord j'essayai d'en rire; je suis un voyageur assez accommodant... j'ai mangé du fromage en Suisse... Mais, ma foi! entendre la même note... sur la même corde... du même instrument, pendant cent quatre-vingts lieues de poste, c'était trop fort! Je tom-

bai, dès le second jour de ce régime, dans une mélancolie qui dégénéra bientôt en marasme... et le moment arriva où la plus lointaine vibration de cette guimbarde nationale m'arrachait des sanglots plaintifs... Les postillons me prenaient pour un orphelin... d'un certain âge...

LEONORA.

Il est bête, ce Carnioli!

CARNIOLI.

J'en étais là, princesse, quand un soir, c'était quelques lieues avant Fiume, dans un petit village frais et coquet, assis sous l'ombrage des tilleuls, entre les montagnes et la mer, comme une jeune nymphe qui se baigne les pieds... je relayais en me bouchant les oreilles... Tout à coup je crois saisir dans l'air les échos d'une harpe, d'un piano... je ne sais quoi... des sons humains au moins... Je me précipite hors de ma voiture... c'était un violon... un simple violon tourmenté par une main ignorante, mais inspirée... une harmonie sauvage, fantasque, admirable... des traits inouïs courant comme des farfadets sur un océan de tierces, de quintes, d'accords éoliens... Je me demande si l'âme de

Paganini revient dans cette bourgade... J'interroge un vieillard biblique, à longue barbe blanche, qui prenait le frais sur le seuil de sa porte... Il me montre du doigt une espèce d'œil-de-bœuf... un trou pratiqué dans l'argile de sa grange, et là j'aperçois un petit bonhomme en haillons, attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur frénétique d'un écureuil qui fait tourner sa roue...

LEONORA.

Pauvre innocent !

CARNIOLI.

Le curé du hameau passait par là... Je le presse de questions... L'enfant n'avait plus ni père ni mère... On le nourrissait par charité dans cette ferme, où il était employé à garder des chèvres.

LEONORA.

Apollon parmi les bergers.

CARNIOLI.

Tout juste ; ce brave curé lui avait appris tout ce qu'il savait lui-même : un peu de latin et de musique. Il me parla des progrès surprenants de son élève avec une sorte d'épouvante : il

n'était pas loin de le croire possédé. Sur ces entrefaites, Apollon était descendu de son grenier, et pour m'achever, il me chanta, en s'accompagnant de sa pochette, devinez quoi? La cinquième églogue de Virgile, la mort de Daphnis... *Cur non, Mopse, boni*... Un opéra en latin!... Je n'y tins pas... je lui sautai au cou. « Mais tu as du génie, galopin! lui dis-je... Viens avec moi, et dans quinze ans tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur!... »

LEONORA.

Et il vous suivit, comme cela?

CARNIOLI.

Il hésitait, s'il vous plaît... Tantôt il me saluait jusqu'à terre en riant aux éclats, tantôt il secouait la tête d'un air pensif, en répétant à demi-voix : « Non, non... Sylvia... Sylvia!... » Au nom de Sylvia, je supposai naturellement une amourette arcadienne éclose avant le temps dans ce cœur de poëte... » Eh bien! qu'est-ce que ta Sylvia? lui dis-je; je l'adopte... je l'emmène;... je l'élèverai avec toi, et tu l'épouseras... Va me la chercher. « Là-dessus, il disparut d'un bond, et revint la minute d'après portant

dans ses bras une petite chèvre blanche et noire : c'était Sylvia.

LADY WILSON.

Oh! très-gracieux.

CARNIOLI.

Je la marchandai aussitôt. Le vieillard biblique, son maître, qui par parenthèse manquait tout à fait de délicatesse, en demandait le poids en or... Pendant mes négociations avec ce vénérable escroc, je voyais se former peu à peu autour de ma voiture des groupes menaçants, ameutés, je crois, par ce brave curé, qui, au fond, n'était pas non plus une fameuse pièce... Furieux de perdre son phénomène, d'autant plus qu'il lui servait la messe tous les matins...

LEONORA.

Pauvre bonhomme! il aimait cet enfant, tout bêtement!

CARNIOLI.

Si vous voulez... En tout cas, ce n'était pas une raison pour déchaîner contre moi les superstitions les moins orthodoxes du pays... Grâce à ses bons soins, en effet, le mot de *vampire* commençait à circuler dans la foule... Bref,

voyant l'état des choses, je me hâtai de conclure mon marché avec la barbe blanche, qui définitivement reçut de sa chèvre le prix d'un bœuf, et je me sauvai au galop avec ma proie, non pas sans avoir recueilli préalablement, sous la forme d'une grêle de pierres, les bénédictions de ce peuple pasteur... Princesse, voilà l'histoire.

LEONORA.

C'est un roman. Eh bien! vous avez tenu parole à l'enfant : le voilà un grand homme.

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

LEONORA.

Comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, comme vous et moi.

LADY WILSON.

Et Sylvia, chevalier? Je m'intéresse à cette bête. Croyez-vous que le maestro voulût la vendre?

CARNIOLI.

Sylvia, milady, mourut de nostalgie pendant la route... et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que j'arrosai sa tombe de mes larmes... Imaginez-vous que, pour plaire à mon jeune Dalmate, j'eus l'attention de faire inhumer sa favorite sous les bosquets d'un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. J'avais mené le deuil moi-même avec toute la componction désirable. Toutefois j'eus peine à tenir ma gravité, quand, l'opération terminée, je vis mon drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire; mais là, ma foi! il exécuta une élégie en *la* mineur d'une expression si déchirante, que, bon gré mal gré, mon envie de rire se fondit en eau... Et mon grand flandrin de Joseph, qui avait fait l'office de fossoyeur, pleurait comme une vigne de son côté... J'augmentai ses gages de cinquante écus à cette occasion... C'est ce même Joseph, le croiriez-vous, mesdames? ce sensible Joseph qui a été depuis condamné aux galères pour avoir assommé son père... en combat singulier: ce qui prouve une fois de plus que l'art et la nature, cela fait deux...

LEONORA.

Que vous êtes bavard ce soir, Carnioli ! Est-ce que vous êtes gris ?

CARNIOLI.

Non, princesse, je suis ivre. (On entend frapper trois coups sur le théâtre.) Ah ! on va commencer le troisième acte... Mesdames, en rentrant dans vos loges, fermez vos portes tout doucement, et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure par tout ce que vous avez de sacré... tant sur la terre que dans le ciel... Vous allez entendre au lever du rideau le chœur des jeunes Grenadines... (Chantant plaintivement.) La, la, la la la... Des adieux à l'Alhambra, vous comprenez ?... Et ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles. (Vivement.) Tradéri, tradéri, tradéri... Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil à la fin tout à fait... *O patria, dolc' e crudel mio tesoro !*... Là, il faut se prosterner et adorer en silence... ou l'on est classé pour le reste de ses jours parmi les madrépores.... (Tout en parlant, il salue les femmes, et serre la main aux jeunes gens qui sortent de la loge.) Au reste, le public se comporte très-bien... Je suis con-

tent de lui... S'il avait sifflé, j'incendiais la salle... j'y étais décidé... Vous n'avez pas de commissions pour Madrid, mesdames?... Hélas! oui, je pars demain... cette nuit même!... (Il chantonne.) *O patria, dolc' e crudel mio tesoro!...* Je vous recommande cela, milady. (La loge se vide peu à peu; Carnioli reste seul avec Leonora.)

LEONORA, CARNIOLI.

LEONORA, promenant sa lorgnette dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'aviez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme?

CARNIOLI, lorgnant de son côté.

Je voulais vous en faire la surprise complète, ma princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier. Il a bien du talent!

CARNIOLI.

Il en est injecté des pieds à la tête, le lâche ingrat!

LEONORA.

Est-ce qu'il est ingrat?

CARNIOLI.

Parbleu!... Chut! de grâce, écoutez moi cela! (Le rideau se lève, l'orchestre joue; Carnioli bat la mesure du pouce et de l'index; le chœur des jeunes Grenadines est couvert d'applaudissements.) Suave mélancolie!... Et vous, vous ne dites rien?... Une larme! vous pleurez! Merci du ciel! vous avez une belle âme, princesse! Je vais décidément vous confier mes douleurs... Nous perdrons le ballet, mais peu importe... Cette soirée triomphale a été cruellement empoisonnée pour moi, ma chère princesse... Le glorieux édifice de ma vie s'écroule, si vous ne venez à mon aide... C'est en sortant de chez vous que j'ai appris cette effroyable nouvelle, qui a changé subitement mon allégresse en deuil, mes lauriers en cyprès... Mon poëte me porte un coup d'une perversité atroce... le traître veut se marier!

LEONORA.

Et où est le mal?

CARNIOLI.

Où est le mal, princesse?... Cela n'est pas sérieux! vous vous riez de votre serviteur... Ah! ah!... où est le mal est délicieux!

LEONORA.

Non, vraiment, je ne comprends pas.

CARNIOLI, riant.

Allons donc! Et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse quand il sera marié?... du jardinage?... Ce qu'il faut au poëte, c'est l'air libre et le désordre des éléments! Si nous laissons cette organisation fougueuse s'ensevelir dans la léthargie du bonheur domestique, ne voyez-vous pas qu'elle tombe fatalement au rang de ces génies privés, de ces talents bourgeois qui dévident entre leurs repas des opéras de famille et des romans d'éducation?... Vous allez me citer Byron, qui se maria et qui n'en devint que plus enragé? Sans doute, parce qu'il eut la chance énorme d'être très-malheureux en ménage. S'il ne l'eût pas été, si sa femme avait su le prendre, je vous déclare qu'il aurait passé sa vie à chasser le renard et à drainer ses terres! Le monde ignorerait son nom!

LEONORA.

Et qui vous dit que votre jeune homme sera heureux?

CARNIOLI.

Qui me le dit? Il épouse une sainte, ma pauvre princesse! Il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse! C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez!

LEONORA.

Quelle est donc cette rare personne?

CARNIOLI.

Marthe Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez, vous pouvez la voir là-bas, dans la loge en face : une fille blonde, diaphane, des yeux bleus... On la regarde beaucoup.

LEONORA, lorgnant.

Elle est drôlement fagotée, pauvre fille!

CARNIOLI.

Possible... mais le physique est bien.

LEONORA.

Et il l'aime fort?

CARNIOLI.

A deux genoux!

LEONORA.

Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse?

CARNIOLI, riant.

Princesse, ce lien funeste que je n'ai pu briser, ni par menaces ni par prières, un seul de vos regards suffirait à le réduire en cendres.

LEONORA.

Vous perdez la tête, Carnioli?

CARNIOLI.

Pourquoi? parce que j'ose vous supplier de rendre à l'univers civilisé en général, et à moi en particulier, un service immense qui vous coûterait à peine un sourire... un sourire, princesse, l'ombre d'une apparence, une fanfreluche de coquetterie, un rien... Vous voyez la position : c'est un grand homme qui se noie; pour le conserver à lui-même, à son art, à son siècle, je sacrifierais sans marchander un de mes bras tout à l'heure... Ne pouvez-vous sacrifier un sourire? Voilà la question.

LEONORA.

Vous êtes absurde. Voilà la réponse.

CARNIOLI.

Eh bien ! je suis fâché de vous le dire, mais vous n'aimez pas la musique !

LEONORA.

Pas à ce point-là, j'en conviens.

CARNIOLI.

Vous ne l'aimez pas ! On aime comme un criminel ou l'on n'aime point... Silence ! écoutez bien cela... la cavatine d'Isabelle... *La croce trionfa*... (Battant vivement une marche.) Ratapantapan... pam... pam... (Bravos dans la salle : Roswein ! Roswein !) Vous avez entendu ? Et penser que cette aurore superbe n'aura point de midi ! Quoi ! divine princesse, cette idée ne vous fend pas le cœur ?... Voyons, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à souper chez vous ce soir... permettez-moi de vous amener mon jeune lauréat, c'est tout ce que je vous demande... Vous lui direz deux mots de politesse, et la petite Sertorius ne sera plus de ce monde !... Je ne vois pas en vertu de quoi vous me refuseriez une chose si parfaitement simple et convenable.

LEONORA, riant.

Comment ! vous venez me conter que ce gar-

çon est éperdument amoureux de cette fille, et sur deux mots de politesse que je lui dirais, vous vous figurez qu'il la planterait là?

CARNIOLI.

Mais c'est un artiste, ma chère princesse! Vous ne connaissez pas cette race puissante et débile, séduisante et perfide!... Des imaginations plus ardentes et plus mobiles que la flamme!... Des cœurs vaniteux, faibles, passionnés et sensuels!... Un attrait irrésistible vers tout ce qui brille, vers tout ce qui caresse l'orgueil, vers tout ce qui flatte l'aristocratie naturelle et voluptueuse de leurs instincts!... L'or, le luxe, la soie, le velours, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses! voilà ce qui les fascine, voilà ce qui les damne, ces pauvres enfants!... Que le mien ait une fois l'œil ouvert sur ces horizons-là, je le tiens. Ah çà, je vais vous le présenter, eh? (Il se lève.)

LEONORA.

Est-ce que je veux tremper dans vos manigances diaboliques?... Vous êtes ridicule.

CARNIOLI.

Allons! soit, j'y renonce. (Il se rassoit, et lorgne

en parlant avec distraction.) Aussi bien, je crois que vous avez raison, ce serait peine perdue... J'ai déjà essayé, chemin faisant, de vous mettre en avant, — discrètement, comme cela, — et pour dire la vérité, cela ne m'a pas réussi.

LEONORA.

J'aime à croire que vous plaisantez?

CARNIOLI.

Non, princesse. Je vous en adresse toutes mes excuses; mais, me trouvant à bout d'arguments et ne sachant plus à quel saint me vouer pour détourner ce malheureux de sa ruine, j'ai tenté de l'éblouir en lui présentant, vaguement, bien entendu, dans un chaste nuage, le prestige de votre haute sympathie.

LEONORA.

Mais cela n'a pas de nom!

CARNIOLI.

C'est abominable!... Je vous en demande pardon à mains jointes. Mais vous me connaissez, dès que l'art est en jeu, je n'ai plus rien de sacré... Cela m'est échappé au vol de la conversation. Au surplus, je n'ai pas insisté...

LEONORA.

C'est heureux.

CARNIOLI.

Surtout quand j'ai vu le peu de cas qu'il faisait de mon insinuation. J'en ai été mortifié... L'enfant a le cœur plus engagé et la tête plus solide que je ne l'aurais cru.

LEONORA.

Enfin que lui avez-vous dit? Jusqu'où m'avez-vous compromise vis-à-vis de ce monsieur? Je veux le savoir.

CARNIOLI.

Bon! compromise! voilà de l'exagération, princesse! Je lui ai laissé entendre tout uniment que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, que vous aviez daigné m'exprimer le désir de le voir un instant... de l'entendre sur le piano, et deux ou trois babioles dans le même genre.

LEONORA.

Bien obligée, en vérité... Et il a répondu comme autrefois : Sylvia! Sylvia!

CARNIOLI.

Sylvia *for ever!* mon Dieu oui.

LEONORA.

Bref, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce petit jeune homme?

CARNIOLI.

Ah! n'allez-vous pas vous piquer d'une misère pareille? (Leonora hausse les épaules et se retourne vers la salle.) Ah! diantre! Boabdil va chanter son grand air... Attention, je vous en supplie, c'est le diamant de l'ouvrage. (Boabdil chante son air, qui est accueilli par des transports frénétiques; toute la salle se lève et trépigne d'enthousiasme.) Si vous voulez, princesse, contempler une expression de visage véritablement surhumaine, regardez la fiancée du poëte : elle est admirablement belle et heureuse, elle nage dans sa gloire et dans son amour; c'est un archange en extase devant le Seigneur!

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là. (L'opéra s'achève : on appelle le maestro avec fureur.) Ah çà! est-ce qu'il ne va pas paraître, à la fin?

CARNIOLI, se levant et se penchant hors de la loge.

Le voilà. Bravo! bravo, mon fils! (Roswein s'avance sur le théâtre en saluant. Les bravos éclatent avec plus de force; une pluie de bouquets tombe sur la scène; les femmes, debout dans leurs loges, applaudissent en agitant leurs

mouchoirs. On rappelle Roswein à plusieurs reprises.) Voyez, princesse, je vous en prie, quels regards il échange avec la Sertoria... Le ciel va les foudroyer bien certainement... c'est plus de bonheur que la terre n'en comporte!... C'est égal, il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux... Ma foi! après tout, qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent... Il y aurait effectivement quelque chose de monstrueux à troubler la pure félicité de ces deux âmes charmantes! Vous ne lui jetez pas votre bouquet?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable. (Elle lance son bouquet sur le théâtre; sensation dans la salle; murmures d'étonnement; tous les regards se dirigent vers Leonora, qui se renverse brusquement dans son fauteuil en éclatant de rire.)

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LEONORA, riant.

Oh! Dieu! mon Dieu! Carnioli! mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

C'est une inadvertance.

LEONORA.

J'avais enveloppé la queue de mon bouquet dans mon mouchoir... vous comprenez?

CARNIOLI.

Je comprends très-bien. (La toile se baisse.)

LEONORA, se levant.

Oh! sauvons-nous. (Elle rit.) Oh! mon Dieu! quelle aventure! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît. (Prenant le bras de Carnioli, elle sort.) Est-ce qu'il rapporte, votre poëte? (Elle rit aux éclats.)

Sur la route de Pouzzoles.

La même nuit. Clair de lune.

ROSWEIN, marchant lentement.

... Étrange regard!... Je l'avais déjà remarqué à ce bal... un incendie dans la nuit! sa noire prunelle roule dans ses profondeurs de chauds effluves et des parcelles d'or, comme une mer sombre incrustée d'étoiles... Quelles pensées mystérieuses s'agitent dans cette tête hautaine,

sous ce front pâle et ennuyé?... Bah! qui plongerait dans l'abîme de cette poétique mélancolie n'y trouverait que le vide et le néant! Les préoccupations banales d'une femme, la routine mondaine! le souvenir d'une valse ou la conception d'une coiffure!... Notre imagination, avide d'idéal, édifie tous les jours sur de vaines apparences ces prétendus types romanesques, qui se dissipent, dès qu'on les touche, en éléments vulgaires! Rien de plus semblable sous le soleil qu'une femme et une femme! Elles sont rares celles dont l'âme ne dément pas les rêves doux ou profonds qu'a fait naître leur beauté... (Avec émotion.) Chère Marthe!... chère vérité!... (Il marche quelque temps en silence.) Une distraction... c'est évident... elle a été la première à en rire... Et cependant, au moment où son bouquet quittait sa main, je la regardais : son œil s'est ouvert soudain comme un nuage qui lance la foudre... elle m'a couvert de flammes!... (Avec colère.) Ah! que m'importe!... (Il fait quelques pas.) Ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine!... (Il tire de son sein le mouchoir de Leonora et le jette.) Va-t'en! (Un souffle de vent le ramène à ses pieds; il le relève et s'arrête appuyé contre un arbre du chemin.) Ce sont les

parfums mortels de l'Orient... elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien! Que me veut cette femme? Elle a su ce qu'elle faisait, j'en suis certain!... Que me veut-elle? quel divertissement barbare s'est-elle proposé? jusqu'où l'eût-elle conduit?... Ah! pourquoi supposer le mal?... Une rêveuse enthousiaste peut-être, toute grande dame qu'elle est! une pauvre âme éprise de chimères, qui berce dans des songes d'enfant ses loisirs éternels!... Ce monde m'est étranger... que de fois j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés olympiennes... d'étudier sur un de ces cœurs blasonnés un idiome inconnu de la langue des passions!... Prestige invincible dont nous éblouissent ces fières patriciennes! Il semble que leur beauté, plus pure et plus exquise, se soit peu à peu divinisée dans les raffinements de leur luxe héréditaire... Il semble que leurs corps superbes soient pétris d'une substance immortelle... et que le seul contact de leur main vous doive saisir de cette volupté terrible qui pétrifiait les bergers antiques visités par les déesses amoureuses!... Illusion ridicule!... une heure... un instant me suffirait pour éteindre

cette dernière curiosité de ma jeunesse... Je serais plus tranquille ensuite, ne laissant derrière moi aucune séduction vivante, aucune sensation debout... Cet idéal, vu de près, tomberait en poussière comme tous les autres... Elle demeure près d'ici... Oui, un instant me suffirait... je pourrais, sans trahir ma parole... Ah! honte sur moi! lâche cœur, je te briserais plutôt de ma main! sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines! (Il s'éloigne à pas précipités.)

Un boudoir de la villa Falconieri.

Intérieur d'une somptueuse élégance.

LEONORA, plongée dans les coussins d'un divan. LE CHEVALIER CARNIOLI, debout, jouant avec une chaise.

CARNIOLI.

Ainsi je puis espérer de vous voir à Madrid vers le milieu de juin?

LEONORA.

Oui.

CARNIOLI.

Votre conversation est celle d'une personne qui s'ennuie, princesse. Si, pour rompre le cours de vos idées, nous soupions? qu'en pensez-vous?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je m'en aille?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI, touchant le clavier d'un piano.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor André Roswein.

LEONORA, tranquillement.

Vous êtes un insolent, Carnioli; mais cela m'est bien égal. Je me soucie de vous, mon ami, et du monde entier comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Du monde entier, excepté du petit André Roswein.

LEONORA.

Bien entendu.

CARNIOLI.

Un peu de patience. Il va venir, allez.

LEONORA, avec la même nonchalance.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais?

CARNIOLI.

Permettez, princesse : vous le recevriez mal, vous le passeriez au laminoir de vos plus écrasants mépris, et vous le renverriez tout éclopé à sa demoiselle : cela n'est pas douteux... mais enfin vous vous en donneriez l'émotion. On n'a pas tous les jours un poëte à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement, et n'en parlons plus.

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant sur le divan, avec violence.

Vous le pensez. Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez? Soyez franc une fois en votre vie! Vous avez cru que j'obéissais servilement, comme une esclave de harem, aux odieuses suggestions dont vous m'avez circonvenue toute la soirée!... Vous êtes un misérable!... Ah! certes, j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de toutes vos manœuvres... mais s'il vient, malheur à lui! Je le ferai souffleter par un valet!... J'écraserai sur sa joue vos indignes soupçons!

MATTEO, entrant.

Un jeune homme est là qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse. (Leonora prend la carte, y jette les yeux et se met à rire.)

LEONORA.

Sortez, Matteo; je vous rappellerai. (Matteo sort. —A Carnioli.) C'est lui. Que me conseillez-vous?

CARNIOLI, très-grave.

Princesse, il est dangereux de rire avec vous : je viens de vous entendre qualifier avec une étrange sévérité quelques plaisanteries dont le goût pouvait être équivoque, mais dont l'intention assurément ne l'était pas. Il est humiliant pour moi d'avoir à vous apprendre que mon idolâtrie artistique ne va point jusqu'à immoler sur les autels de mon fétiche les sentiments les plus inviolables de l'amitié et de l'honneur. Pour ne pas m'exposer deux fois à de telles méprises, je ferai une réponse sérieuse à une question qui, je pense, ne l'est guère : il ne faut point, madame, recevoir ce jeune homme.

LEONORA.

Pourquoi ?

CARNIOLI.

Parce que ce serait un scandale. Cela crève les yeux.

LEONORA.

Ne vouliez-vous pas vous-même tantôt que je l'invitasse à souper?

CARNIOLI.

Sans doute; mais autre chose est, madame,

de recevoir un homme à titre d'invité, ou en qualité de galant castillan qui s'aventure dans les maisons sur la foi d'un bouquet et d'un mouchoir tombés à ses pieds. La distraction que vous avez eue cesserait d'en être une aux yeux du monde, si vous alliez justifier en quelque sorte la manière avantageuse dont ce garçon semble l'avoir interprétée.

LEONORA.

Ne m'avez-vous pas suppliée, dans l'intérêt de l'art et de l'univers civilisé, de me mettre en frais de coquetterie vis-à-vis du jeune maestro ?

CARNIOLI.

Je vous ai demandé quelques légères amorces de coquetterie, soit, mais non pas un coup de filet comme celui-là !

LEONORA.

Il fallait vous expliquer, mon ami.

CARNIOLI.

Je m'explique, princesse. Il en est temps encore. Perdre son mouchoir n'est rien ; mais accueillir chez soi, au beau milieu de la nuit, celui qui l'a trouvé, cela devient quelque chose. J'ajoute que ce serait trop présumer de ma

belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une entrevue de ce genre-là.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne ?

CARNIOLI.

Dès que vous m'aurez donné à souper, ou que vous m'aurez mis à la porte.

LEONORA.

Eh bien ! partez.

CARNIOLI. (Il prend son chapeau, salue profondément Leonora, et se dirige vers la porte. Au moment de sortir, il murmure en riant dans sa barbe :)

Allons, je n'ai pas mal joué cela ! (Il sort.)

LEONORA.

Matteo ! (Matteo rentre.) Faites entrer ce monsieur. Ah ! Matteo, veillez à ce que je vous ai dit. (Matteo sort.)

LEONORA, seule un instant. Elle se soulève, jette un regard dans une glace placée derrière elle, et se rassoit. Elle demeure pensive, la tête dans sa main. — ROSWEIN entre; ses traits sont altérés.

LEONORA, d'une voix onctueuse.

Monsieur Roswein... (Elle le regarde un moment)

j'ai entendu dire que vous alliez vous marier... Vous venez apparemment m'inviter à votre noce?

ROSWEIN, troublé.

Ma démarche, madame, je le sais...

LEONORA.

Votre démarche, monsieur, m'honore beaucoup. Comment ne serais-je pas flattée jusqu'au fond de l'âme des sentiments de considération particulière pour ma personne qui vous l'ont évidemment inspirée? Il est vrai qu'à la rigueur je pourrais me plaindre de l'heure que vous avez choisie pour effectuer votre politesse; mais ce n'est là qu'une vétille, et l'on ne regarde pas aux formalités quand on est une paire d'amis comme nous sommes, vous et moi, M. Roswein, n'est-il pas vrai?... (Changeant de ton.) Eh bien! est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur? vous êtes d'une pâleur effrayante.

ROSWEIN, d'une voix faible.

Je me retire... J'étais venu simplement pour vous remettre... ce mouchoir... qui, m'a-t-on dit, vous appartient...

LEONORA, prenant le mouchoir et se levant.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... Je vais sonner... (Elle se lève.)

ROSWEIN.

Non... de grâce!... Je me retire. (Il se dirige vers la porte d'un pas chancelant.)

LEONORA, avec le même ton de sécheresse et de froide réserve.

Vous allez tomber... Asseyez-vous jusqu'à ce que vous soyez mieux. Je vous laisse, vous serez plus libre. (Elle soulève une portière et entr'ouvre une porte latérale ; puis elle se retourne, et voyant Roswein qui s'appuie d'une main tremblante sur un meuble :) Mon Dieu! mais c'est un enfant tout à fait... Asseyez-vous donc!... et ne vous brouillez pas la cervelle plus longtemps... C'est une affaire terminée. (Elle revient et ajoute avec une vivacité impérieuse :) Voyons! Asseyez-vous! (Roswein tombe sur un fauteuil, le front dans sa main. Leonora hausse les épaules et se rejette sur le divan.) Vous êtes, à ce que je vois, M. André, un de ces nécromanciens à cœur tendre qui s'évanouissent devant l'apparition qu'ils ont évoquée?

ROSWEIN, d'une voix basse.

C'est la fatigue... madame... une fatigue excessive... Veuillez m'excuser.

LEONORA.

En de telles entreprises, ce n'est pas la défail-

lance qui a besoin d'excuses. Causons de votre opéra... Allez-vous le publier bientôt?

ROSWEIN.

Oui, madame.

LEONORA.

Ne comptez-vous pas arranger pour une voix seule le motif du chœur des Grenadines?

ROSWEIN.

Oui, madame, c'est mon intention.

LEONORA.

J'en serai bien aise pour ma part.

ROSWEIN.

Vous chantez, madame?

LEONORA.

Oui, mais pas de duos. Pianotez-moi quelque chose pour achever de vous remettre. Avez-vous de la voix?... Oui... une voix de compositeur... Allons, je vous écoute.

Roswein se met au piano. Après quelques préludes, il chante une mélodie d'un rhythme lent et religieux, soutenue par un accompagnement qui s'anime et s'exalte peu à peu. Leonora se lève pendant la sérénade et s'approche doucement d'une haute fenêtre à balcon qui est ouverte au niveau du parquet, et qui laisse voir, noyés dans une clarté boréale, les escaliers, les bosquets et les

statues d'un parc italien. Elle se tient immobile, le coude appuyé sur une de ses mains, tandis que l'autre coupe le pur ovale de son visage d'une gracieuse et sévère étreinte. Par intervalles, elle se détourne pour jeter un coup d'œil rapide sur Roswein. Quand le jeune homme cesse de chanter, Leonora demeure plongée dans sa contemplation. Sa silhouette élégante se dessine, dans le cadre de la fenêtre, sur la blancheur du ciel et sur les arabesques à jour du balcon. Roswein la regarde en silence.

LEONORA, se retournant brusquement.

Eh bien?

ROSWEIN.

Madame?

LEONORA.

C'est fini!... Ah! c'est bien. Vous voilà avec un visage présentable. Vous pouvez partir maintenant; votre fiancée ne s'apercevra de rien. — Allez, mon enfant.

ROSWEIN, suppliant.

Vous me pardonnez, madame?

LEONORA.

Permettez, M. Roswein : pas de méprise, s'il vous plaît. Vous êtes tombé malade chez moi, et je vous ai traité en malade; mais ne m'en demandez pas davantage! Ce serait véri-

tablement un peu trop méconnaître, pour un poëte, les ressorts les plus élémentaires du cœur d'une femme. (Elle se rassied en riant.) Car enfin, c'est inouï! vous n'êtes pas même amoureux de moi!... Cette banale excuse dont se couvrent généralement les témérités du genre de la vôtre, et la seule dont une femme soit disposée à se payer plus ou moins, vous ne pouvez pas même l'invoquer! Vous venez chez moi parce que cela vous convient, uniquement! parce que c'est une fantaisie que vous avez!... Vous entrez dans ma chambre comme dans un bal public... comme dans une loge de comédienne; vous dérobez une heure de vos loisirs à votre maîtresse, et vous me faites la grâce de m'en favoriser!... En bonne conscience, M. André, ces sortes de gentillesses s'adressent à une femme qui n'y est pas accoutumée... (Elle rit.) Au reste, tenez, je vous pardonne de grand cœur. Travaillez bien, M. Roswein : voilà le principal. Donnez-nous, dans un an, un bel opéra comme *la Prise de Grenade,* et soyez sûr que j'irai vous applaudir de toutes mes forces, en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir, afin de ne plus vous déranger de vos

occupations. Je vous salue, monsieur. (Roswein s'incline et s'en va; quand il est près de la porte, Leonora reprend avec plus de douceur :) Vous ne m'en voulez pas?

ROSWEIN.

Je n'en veux qu'à moi, madame... La leçon toutefois est amère, elle est sans pitié; du moins, qu'elle soit complète : ne me laissez pas croire, madame, je vous en prie, qu'il ne m'ait manqué qu'un peu d'audace pour acheter votre pardon et votre meilleur souvenir; que moins de respect eût obtenu plus de merci; que quelques mots d'amour m'eussent servi près de vous mieux que mon silence et ma confusion.

LEONORA.

Vous êtes un jeune homme très-prudent, M. André : vous tâtez l'eau, comme on dit. Vous ne refuseriez pas absolument de me dire quelques mots d'amour, si je vous en priais bien fort, n'est-ce pas? mais encore voudriez-vous être bien assuré, par-devant notaire probablement, qu'on vous en tiendrait compte, et que vous n'en seriez pas pour vos avances... Par malheur, je ne puis rien vous garantir de bien positif à cet égard (riant), attendu que je

suis une femme un peu singulière, et que je me décide quelquefois d'inspiration.

ROSWEIN.

Je n'ai point de paroles d'amour à vous dire, madame; vous l'avez compris, et vous m'en savez gré... Je ne vous aime pas... Vous m'êtes apparue... J'ai suivi, comme dans un rêve sacrilége, la trace lumineuse de vos regards, et je suis venu m'éveiller à vos pieds... sur les marches du temple où règne votre beauté! Voilà mon crime : ne le jugez pas, je vous en supplie, selon les lois d'un monde que je connais mal, je l'avoue... Vous avez châtié l'homme qui ne sait pas vivre... Maintenant ne voudrez-vous pas pardonner au poëte, à celui qui vous a fait sourire... qui vous a fait pleurer?... S'il n'était pas un fou, il n'aurait pas cette douce puissance... Même quand elle s'égare, madame, même quand elle vous offense, daignez absoudre cette folie qui vous donne vos fêtes préférées, cette ivresse qui vous verse vos plaisirs! Daignez me comprendre... je vous en prie... Nous sommes tous, comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains... Ce monde de la fiction, ce monde supérieur dont

la vision fugitive au milieu des nimbes d'un théâtre vous exalte un moment, il nous possède... il nous tente... il nous ravit toujours; nous en poursuivons la chimère dans un rêve sans fin... Nous voulons habiter ces nuages... et aimer ces ombres!... Mon excuse, madame, si j'en ai une, la voilà... c'est ce monde magique dont j'ai vu... dont j'ai cru voir dans vos yeux le prestige surhumain; c'est ce monde dont je suis venu chercher près de vous... dans la splendeur sacrée de votre palais... fût-ce pour un instant... fût-ce au prix du remords et de la honte... l'éblouissante réalité.

LEONORA, *simplement.*

Et l'avez-vous trouvée?

ROSWEIN.

Oui! oui... Quand vous étiez là, il n'y a qu'un moment, près de cette fenêtre, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, n'ai-je pas vu de mes yeux le demi-jour diaphane d'une aurore immortelle baigner le balcon de Juliette?... N'ai-je pas senti frissonner à mes côtés la robe blanche de la pâle Desdémone?... Oui, madame, j'ai vu s'animer dans le rayonnement de votre pré-

sence tous les fantômes charmants qui peuplent la rêverie humaine; j'ai vécu un instant de leur vie surnaturelle; j'ai respiré l'air qu'ils respirent; j'ai désaltéré ma lèvre vivante à la coupe divine de l'idéal, et c'est votre main qui me l'a présentée... Vous ne l'avez pas voulu, et cependant je vous remercie!...

LEONORA.

Vous parlez comme un livre... Mais en définitive, quel est le fond de tout cela?... Une bonne raison vaut mieux que cent mauvaises... M'aimez-vous?

ROSWEIN, essayant de sourire.

Je vous ai dit que non, madame.

LEONORA, impérieuse.

Répondez-moi donc, monsieur! Il me semble qu'une pareille question, quand je la fais, mérite une réponse!

ROSWEIN, très-ému.

Madame... il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre que je l'aimais! (Il se frappe le front avec angoisse.)

LEONORA, d'une voix lente, avec une amère ironie.

M. Roswein, j'ai grande envie de vous mor-

tifier un peu... Vous êtes un poëte... l'amour est votre science en quelque sorte officielle... Je suis tentée de vous prouver qu'une pauvre femme... dont le métier n'est pas de soutenir thèse sur la matière... peut cependant à l'occasion, simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme, s'y connaître mieux que vous... Ainsi vous êtes amoureux, dites-vous?... de qui? je l'ignore, et vous aussi, je crois; mais enfin vous êtes amoureux... et vous tremblez... vous avez peur; peur de la souffrance, du remords, de la honte.... que sais-je? peur de tout!... Eh bien! moi, monsieur, si j'avais aimé jamais... si une passion véritable était jamais entrée non dans ma tête, comme un vain rêve de poëte... mais dans mon cœur et dans le sang de mes veines... je vous atteste que je n'aurais eu peur de rien!... J'aurais été coupable peut-être; mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

J'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux; j'aurais senti dès la première

vue que je lui appartenais tout entière... et je me serais abandonnée sans faiblesse... sans hypocrites réserves... à sa mortelle étreinte! (Elle se lève, s'avance vers lui d'un pas, et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, M. Roswein... Il m'eût fallu un nom respecté, un honneur sans tache, une illustre destinée à déchirer, à sacrifier en même temps que ma vie et mon âme sous les pieds de celui que j'aurais aimé... Il m'eût fallu quelque occasion solennelle pour rehausser l'éclat... le scandale d'une honte qui m'eût été chère... J'aurais voulu jeter mon gant publiquement... en plein théâtre... à l'estime du monde, afin de ne plus laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour...

ROSWEIN.

Madame!... par le ciel!... je vous en conjure... ne jouez pas avec ma raison! (On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête sous les fenêtres.)

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et si j'avais été dédaignée, Roswein... ce qui n'eût pas manqué... car de tels amours, il y en a rarement deux sur terre à la même heure, eh

bien ! j'aurais trouvé... oui, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule... seule à jamais... dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez, m'ensevelir dans mes flammes... et mourir de ma blessure !... (Sa voix est à peine distincte.) Adieu... et maintenant faites des sonnets sur l'amour... vous saurez au moins de quoi vous parlez... (Elle se dirige vers la porte ; Roswein tombe sur le divan, la regardant d'un œil égaré ; elle revient tout à coup sur ses pas, saisit vivement de ses deux mains la tête du jeune homme, et lui baise le front.) Adieu ! (Elle sort à la hâte.)

Dans la chambre de Sertorius. Même nuit.

Une petite table, servie pour le souper, au milieu de la chambre. — La fenêtre est ouverte.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant la table en vis-à-vis.

SERTORIUS. (Le bout de sa serviette est passé dans son gilet.)

Eh bien ! petite, la faim ne vient donc pas ?

MARTHE.

Je mange, mon père, vous voyez.

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec, arrosées d'eau claire... Tu me désoles, mon enfant... Tu ne souffres pas?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père. (Elle boit un verre d'eau.)

SERTORIUS.

Comment! ce petit aileron doré ne te sourit pas, ma chérie? Il faut donc que je le prenne... Ah! je vois ce que c'est! tu es encore à Grenade, en plein Alhambra, dans la cour des Lions? Oui... ton oreille distraite et tes regards perdus me le disent assez : ton âme voyage encore au gré des brises harmonieuses, sous les arcades moresques et sur la cime aérienne des palmiers... C'est un tort, mon enfant. Nous ne sommes pas de purs esprits. L'âme, malgré sa suprématie incontestable, ne doit pas empiéter sur les droits de l'humble matière. Il faut nous appliquer, quoi qu'il en coûte, à maintenir entre ces deux éléments de notre être l'équilibre que commandent également l'hygiène et la morale... J'ai ceci d'excellent, moi, que les plus vives im-

pressions de ma vie intellectuelle ne sauraient entraver le jeu régulier de mes facultés physiques : je serais assis à la table des neuf Muses, que je n'en perdrais pas un coup de dent!... Au reste, il est rare, je le sais, que la machine humaine fonctionne dans la jeunesse avec cette parfaite pondération; il faut toujours qu'elle penche d'un côté ou de l'autre. Encore de l'eau! tu vas te noyer!

MARTHE.

Cette nuit est brûlante. On étouffe.

SERTORIUS.

Où prends-tu qu'on étouffe? Ah! tu es à Grenade! je l'oubliais! Admire, ma fille, la puissance du poëte! Qu'est-ce qu'un théâtre? Un sale plancher, entouré de paravents badigeonnés, sur lequel s'agitent, à la triste lueur d'une rampe infecte, quelques femmes sans mœurs et quelques jeunes gens sans beauté... Eh bien! un poëte vient qui exhale un souffle de sa poitrine sur ce tréteau et sur ces marionnettes, et soudain nous voilà, devant cette scène vulgaire, devant ce groupe ignoble, ravis en extase, comme si un pan du ciel s'était entr'ouvert sous nos yeux!... Le tréteau se fait nuage... le gaz

fumeux répand un jour d'apothéose sur des palais fantastiques... les marionnettes grandissent à la taille des Génies, — et parlent entre elles je ne sais quel langage surhumain! Ah! si jamais un homme peut sentir son cœur se gonfler d'un juste orgueil, c'est quand il opère, d'un coup de baguette, à la face d'une foule captivée, une de ces sublimes transfigurations; c'est quand il apparaît lui-même, semblable à un dieu, dans l'auréole de ce monde radieux qu'il a tiré du néant!.. Ce jeune Roswein est heureux! Au surplus il le mérite... Je bois à sa santé ce verre de lacryma-christi... cette larme du soleil! Je me promets d'aller demain lui souhaiter le bonjour au saut du lit : je suis curieux de savoir quel accueil il me fera; penses-tu qu'il soit homme à me mépriser désormais, Marthe?

MARTHE, se levant et s'approchant de la fenêtre.

Ce serait bien prompt.

SERTORIUS.

Il aurait tort, car, si je ne me trompe, nous avons lui et moi un talent du même ordre; seulement le sien est plus en dehors et le mien plus en dedans : voilà la seule différence que j'y

verrais. Son chant de Boabdil est taillé sur le même patron que mon chant du Calvaire, cela est très-remarquable, ma fille.

MARTHE.

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière.

SERTORIUS.

Ce n'est pas ma manière, à proprement parler, Marthe... (Il boit.) C'est la grande manière. J'ai été bien aise de voir que le public y revienne peu à peu. Ma foi! j'ai passé une soirée fort agréable!... si j'en excepte ce malheureux pas de six, qui s'en ira tout droit aux orgues de Barbarie, l'enfant a fait un vrai *capo d'opera*... Encore une fois je bois à lui, à son génie, à sa fortune... (Il boit.) Je n'ajoute point à ses amours, Marthe... ah! ah! pardonne-moi cette plaisanterie, ma fille... mais je craindrais d'engager ma conscience, vu que les amours d'artistes ne sont pas en général dignes des encouragements d'un père de famille. (Il se lève). Que considères-tu donc si attentivement par la fenêtre, petite? (Il s'approche de la fenêtre.) Quel beau clair de lune! on y voit comme en plein jour.

MARTHE.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas sur les ruines.

SERTORIUS.

C'est, ma foi, vrai! si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige!

MARTHE.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père?

SERTORIUS, sérieux tout à coup.

Jamais.

MARTHE.

On dit cependant que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard... et quant à moi, je vous y suivrais avec joie... l'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant! enfant gâté! L'univers entier rêve l'Italie... elle rêve l'Allemagne!... Ah! tu es bien femme de ce côté-là, ma fille!

MARTHE.

C'est ma patrie. Si longtemps que j'aie vécu

sous ce beau ciel italien, je m'y sens toujours exilée... mon visage même me rappelle que j'y suis étrangère... mes yeux cherchent sans cesse un nuage dans cet éternel azur!... Je n'étais point née pour l'éclat de cette vie en plein soleil... Cette agitation, ce langage turbulent, ces passions bruyantes et factices du Midi m'importunent... J'aspire à l'ombre et au silence... Je serais heureuse d'enfermer ma vie près de la vôtre dans une vieille maison flamande à vitraux d'église... dans un de ces intérieurs austères et paisibles qu'on voit dans les tableaux, et qu'animent quelques bonnes figures de voisins allemands à demi éclairées par la douce lueur du foyer... J'aimerais ces longues soirées d'hiver qu'on passe sous le manteau d'une antique cheminée, continuant le travail et la causerie de la veille, tandis que la neige s'amasse au dehors sur les toits gothiques... et que la bise murmure à la porte les légendes de Noël... Voilà mon Allemagne.

SERTORIUS.

Je te remercie bien... c'est la Russie, ton Allemagne!

MARTHE.

Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons accomplir un triste et pieux pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas ?

SERTORIUS, vivement.

Non... oh ! non... grand Dieu ! tu ressembles trop à ta mère !... (Il fait quelques pas.) Je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes bras tout ce qui me restait au monde... une pauvre enfant vêtue de noir qui souriait à mes larmes !

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri;... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais... Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi ! deviens-tu folle? tais-toi !

MARTHE.

Je suis pleine de vie et de force, mon père... je le sens... ne craignez rien... ce n'est qu'une faiblesse de mon esprit;... mais puisque j'ai eu le courage de vous la confier, ôtez-m'en le souci... faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi donc, malheureuse enfant!

MARTHE.

Mon père, promettez-le-moi.

SERTORIUS.

Je vous le promets. Mais c'est mal, ma fille... Je n'aime point ces accès romanesques d'une sensibilité inutile. Je suis mécontent.

MARTHE, l'arrêtant par la main et riant.

Non! c'est fini... Vous me pardonnez! Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui. (Il marche.)

MARTHE.

Vous ne le dites pas de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait.

MARTHE, riant toujours.

Prouvez-le... Jouez-moi le chant du Calvaire... je vous promets de pleurer.

SERTORIUS.

Impossible... petite!... J'en ai fait le vœu... le jour de ton mariage, pas une minute avant! (Marthe se retourne vivement au bruit d'une voiture qui passe sous la fenêtre; elle se penche au dehors, pousse un cri terrible, et s'affaisse sur le parquet.)

SERTORIUS, accourant.

Ciel! qu'as-tu donc? (En la soutenant d'une main, il regarde sur la route et distingue dans une calèche découverte emportée par des chevaux de poste Roswein assis près de Leonora; le vieillard se frappe violemment le front, et crie :) Misérable! il m'a pris mon enfant! il m'emporte mon enfant! Oh! misérable!... oh! Dieu bon! Dieu juste! Dieu vengeur!... Gertrude!... à moi! à moi! ma pauvre Gertrude! (Il enlève dans ses bras sa fille évanouie.

II

Deux ans plus tard.

Villa Falconieri. Un riche boudoir d'artiste. Piano, étagères, bibliothèque, divan. — Porte au fond, porte à gauche. — Deux fenêtres s'ouvrant sur un balcon.

Il est huit heures du soir en automne; Marietta entre dans le boudoir et va prendre sur une console deux vases antiques qu'elle emporte. Au moment de sortir, elle s'arrête, effrayée, entendant du bruit sur le balcon. — Un homme pousse du dehors une des fenêtres entr'ouvertes.

MARIETTA, jetant un cri.

Ah!... au voleur!

CARNIOLI, entrant.

Paix! Marietta. C'est moi.

MARIETTA.

Son Excellence!

CARNIOLI, tranquillement.

Mon Excellence. (Il brosse de la main les pans de son habit.)

MARIETTA.

Par la fenêtre!

CARNIOLI.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à sa porte. Précaution fantasque vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne! Je ne fais autre chose depuis deux ans, Marietta, que d'escalader des balcons — comme un lierre. Tu dois me trouver maigri. Approche, mon enfant. (Il la regarde fixement.) Ah çà! en deux mots, comment cela va-t-il?

MARIETTA.

Votre Excellence a trop de bonté. Comme vous voyez.

CARNIOLI.

T'imagines-tu que je reviens d'Espagne pour m'informer de ta santé, toi? Je te demande comment cela va dans la maison. Tu sais ou je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est depuis deux ans l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse.

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, Excellence.

CARNIOLI.

Soit. Mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, sans aucune exception, a cessé de m'é-

crire depuis plus d'un an. Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais on n'annonce de lui aucune œuvre nouvelle. J'ai su par Donati, l'impresario de Saint-Charles, qu'il n'avait pas encore livré une seule scène de son second opéra, *Torquato Tasso*, bien qu'il en ait reçu le prix à l'avance. Cela m'étonne et m'inquiète. Je viens expressément pour connaître la raison de cette déraison. — Te voilà au courant. Maintenant, Marietta, admire ceci. (Il tire de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il empile sur le coin de la table.) Ces vingt-cinq pistoles que je te prie d'accepter ne sont nullement un moyen détourné de capter ta confiance et de t'éloigner de ton devoir : je sais que tu es fidèle à ta maîtresse. Ce sont quelques curiosités espagnoles que je t'ai collectionnées, connaissant ton goût. Voilà tout. — Tu ris? allons, tant mieux! — A propos, tu es toujours bien ici?... Je suis un peu commère, tu sais.

MARIETTA.

Très-bien, monseigneur. Cependant il y a une place que je rêve, et si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque famille anglaise.

CARNIOLI.

Bon! et à quoi cela te mènerait-il?

MARIETTA.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu as emprunté à ta maîtresse, Marietta, une manière de plaisanter qui donne le frisson. — Au reste, j'y songerai, je te le promets : je n'aime pas les Anglais; je ne serai pas fâché que tu en épouses un... Venons à mes affaires... et d'abord où sont-ils en ce moment?

MARIETTA.

Ils achèvent de dîner.

CARNIOLI.

Bien. Et ceci est l'appartement du maestro, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Oui, monseigneur.

CARNIOLI.

Et d'où vient que je t'y trouve, toi, entre chien et loup? Cela n'est pas dans l'ordre. Il n'y a point de détail insignifiant, quand on étudie une situation. Chasserais-tu par hasard sur les terres de ta maîtresse, fine mouche?

MARIETTA.

Ah! fi! monseigneur connaît mes principes.

CARNIOLI.

Oui, Marietta, je les connais : tu n'en as pas.

MARIETTA.

Je suis une honnête fille, Dieu merci, Excellence.

CARNIOLI.

Et moi, je suis un honnête homme, Marietta : ainsi embrassons-nous. (Il l'embrasse légèrement, et poursuit.) Réponds-moi... que venais-tu faire ici?

MARIETTA.

Je venais par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ces deux vases qui seront d'un bon effet, dit-elle, dans la niche du grand escalier. Hier je suis venue enlever un guéridon que madame a eu la fantaisie de

mettre dans son salon d'été. Avant-hier je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

C'est un déménagement donc?

MARIETTA.

Ma foi! Excellence, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que c'est. C'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui d'une pantoufle distraite l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Le temple est inutile où l'idole n'est plus... Et que dit le maestro de ce procédé?

MARIETTA.

Je doute qu'il s'en aperçoive, Excellence. Son esprit est ailleurs.

CARNIOLI, vivement.

Ah! ah! bravo! Il travaille, Marietta?

MARIETTA.

Il fume, Excellence. Il passe des jours entiers, la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux!... Oui, c'est là ce que j'avais présumé... Il est à Capoue! il se prélasse dans la mollesse! il s'assoupit dans la volupté! il engraisse!...

MARIETTA.

Quant à cela, non, Excellence.

CARNIOLI.

Il n'engraisse pas, Marietta? c'est déjà quelque chose. Mais comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail? Y a-t-il du bon sens à laisser en jachères, pendant deux siècles de jeunesse, une intelligence de cette force?... Elle aimait pourtant la musique autrefois!...

MARIETTA.

Elle l'aime toujours, Excellence; elle en fait même assez souvent, depuis quelque temps, avec le signor Paolo Maria, un jeune ténor beau comme le jour, qui vient de débuter avec beaucoup d'éclat dans l'opéra du maestro.

CARNIOLI.

Ah! et le maestro les accompagne au piano, cela va sans dire? Il a la confiance enfantine et

l'orgueil naïf du génie... Il ne supposera jamais qu'on le trompe, encore moins qu'on lui préfère un histrion. Et cependant le vent souffle de là, eh?

MARIETTA.

Je ne sais, Excellence : on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Le sot! L'occasion est belle pourtant de se mettre martel en tête! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait!... (Il feuillette rapidement quelques cahiers de papier à musique répandus sur le piano et sur la table.) Rien!... Comment, pas une ligne, pas une note en vingt mois!... N'y a-t-il pas vingt mois qu'ils sont revenus de leur voyage?

MARIETTA.

Oui, monseigneur; mais sur ces vingt mois vous devez d'abord en rabattre six, car il n'en a pas fallu moins au maestro pour se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, tremblant de colère.

Son coup d'épée! quel coup d'épée? Enfer! qui a osé le frapper? Je jure par mon Dieu que

j'aurai le sang et la vie de celui qui a fait cela! Dis-moi son nom.

MARIETTA.

Pas si haut, monseigneur! C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien! Sora est un homme mort, aussi vrai que j'existe. Vite, conte-moi tout, Marietta.

MARIETTA.

Comment Votre Excellence a-t-elle ignoré cette aventure?... L'installation du signor Roswein chez madame fit beaucoup de jaloux à Naples... Le marquis de Sora en particulier tint de méchants propos, et fort injustes, Excellence, car le maestro n'avait consenti à venir loger au palais qu'à la condition, monseigneur va rire, de payer tous les ans à madame la princesse une grosse somme que madame donne aux pauvres.

CARNIOLI.

Ne voulait-il pas me payer pension à moi-même dès qu'il a pu gagner un sou, l'absurde imbécile!... (Changeant de ton.) Mon pauvre André!... Continue. La vérité devait être connue

à Naples ; pourquoi l'enfant n'a-t-il pas méprisé ces calomnies ?

MARIETTA.

Il s'y serait décidé, je crois, si madame... (Elle hésite.)

CARNIOLI.

Si madame ?... Tempêtes du ciel ! achève.

MARIETTA.

Mon Dieu ! Excellence, madame lui conseillait de ne pas se battre ; mais peut-être s'y prit-elle mal. « Si vous étiez militaire de votre métier, lui dit-elle, à la bonne heure... mais vous êtes un poëte... Naturellement les poëtes n'ont pas grand goût pour la bataille... Ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue, tenez-vous tranquille. »

CARNIOLI, à demi-voix.

Vipère !

MARIETTA.

Là-dessus, le maestro prit son chapeau et s'en alla brusquement. Deux heures après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine.

CARNIOLI, sombre.

Et ta maîtresse, que fit-elle ?

MARIETTA.

Pour être juste, madame la princesse fut admirable, monseigneur. Elle passa dix nuits debout au chevet du blessé, les mains dans le sang et dans les drogues, comme une vraie religieuse d'hôpital.

CARNIOLI.

Parbleu! du roman... du drame... du sang! la bonne aubaine!... Et combien y a-t-il que ce malheur est arrivé?

MARIETTA.

Dix-huit mois, Excellence.

CARNIOLI.

Mais il est bien remis, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Depuis un an, monseigneur, il mange et il boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et boit, il peut travailler, quand le diable y serait! Ah! j'en reviens à ce que je disais : son bonheur l'engourdit... Tu hoches la tête... Est-ce qu'il a des chagrins, Marietta? Parle!

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI, soucieux.

Tu n'y entends rien : s'il avait des chagrins, il travaillerait. J'ai mon système là-dessus. Je te dis qu'il est trop heureux.

MARIETTA.

Il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle net. Tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole! Tu m'as donc trompé? Il souffre encore de sa blessure?

MARIETTA.

Il n'est plus question de sa blessure. Et cependant il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Sang du diable! et de quel mal?

MARIETTA.

C'est un jeune homme à qui il faudrait une vie tranquille.

CARNIOLI.

Idiote! une vie tranquille convient aux ber-

gers et non aux artistes. Qui se meurt! Bon! pour quelques soucis d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent qu'elles tiennent la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse, entends-tu? Je suis mort dix fois d'amour, moi, et je me porte bien.

MARIETTA.

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que Votre Excellence.

CARNIOLI.

Tu es une créature stupide! tais-toi!...

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Excellence, ils viennent, sauvez-vous. (On entend des éclats de rire dans l'escalier.)

CARNIOLI.

C'est sa voix! Ah! il paraît qu'il se meurt assez gaiement, dis-moi?

MARIETTA.

Cela ne va pas durer.

CARNIOLI.

Pas un mot, toi, tu entends? (Il se retire sur le balcon. Marietta sort par la gauche.)

ROSWEIN, LEONORA. (Ils entrent par le fond. Un laquais apporte des bougies et sort aussitôt.)

LEONORA, riant.

Comment! dans un couvent de moines, Carnioli!

ROSWEIN, riant.

De capucins, s'il vous plaît!

LEONORA.

Bah! contez-moi donc cela. (Elle se jette sur un fauteuil.) Ce bon chevalier!

ROSWEIN, riant toujours.

S'il m'avait soupçonné, il me tuait. Au reste, c'était un tour infâme; mais j'étais très-jeune, et je ne réfléchissais guère aux conséquences des choses... Nous étions alors à Rome, où je l'avais précédé de quelques semaines. Il me traita un jour si brutalement, que je jurai de me venger... Je lui écrivis, avec l'assistance d'un ami, une lettre datée d'un prétendu couvent de Santa-Eufrasia, mont Esquilin, rue Saint-Onufre, lequel n'était autre que ce fameux couvent de capucins. Cette lettre lui assignait un rendez-vous pour la nuit dans le jardin de

l'établissement : on lui indiquait, avec des détails minutieux, les moyens d'escalader les murs avec sécurité, et une fois dans la place, il devait recevoir d'une jeune novice, qui passait pour n'être point sans beauté, la confidence d'un secret important. Cette vive épître était signée de deux initiales, et suivie d'un post-scriptum où l'on se recommandait à la discrétion et à l'honneur d'un gentilhomme.

LEONORA.

Et il y fut pris? Carnioli !

ROSWEIN.

D'autant plus aisément qu'il se reprochait, comme une tache dans sa vie, de n'avoir jamais eu de ces aventures de couvent, qui, disait-il, sont l'idéal du genre. Je connaissais son faible. Le soir, en dînant...

LEONORA.

Fumez donc.

ROSWEIN, allumant un cigare.

En dînant, il me laissa voir une gaieté plus qu'ordinaire. Quant à moi, je me sentais assez mal à l'aise. « André, me dit-il tout à coup, comme je m'y étais attendu, tu es à Rome depuis quel-

que temps... Connaîtrais-tu par hasard ici près, dans nos environs, le couvent de Santa-Eufrasia?» Je me mis à réfléchir. «—Santa-Eufrasia? ici près? c'est apparemment ce couvent qui est rue Saint-Onufre, mont Esquilin.—C'est cela même, mon ami, reprit Carnioli. Quartier isolé. Fort bien... Tu sauras, mon garçon, que je suis au comble de mes vœux. Je suis mandé dans ce couvent pour y donner mon avis sur un cas de conscience des plus épineux. » Et il se frottait les mains. En le voyant si gaillard, le cœur me manqua, car au fond je l'aimais, et je lui dis avec une étourderie qui eût dû cent fois lui ouvrir les yeux : « Croyez-moi, chevalier, n'y allez pas; ces moines n'entendent pas toujours raillerie...— Comment! des moines, reprit Carnioli... Parbleu! la naïveté est trop forte! Je vais donc voir des moines, à ton compte!... » Et il me fit lire, en se rengorgeant, la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire.

LEONORA, riant.

Oh! la la!

ROSWEIN.

Je le félicitai de mon mieux; puis, comme la soirée s'avançait, et que le rendez-vous était pour

onze heures, il me quitta plein d'allégresse, après s'être muni d'une échelle de soie et s'être couvert d'aromates... Dès qu'il fut parti, je tombai dans des angoisses mortelles... Une heure s'écoula, et j'allais courir à sa recherche, n'en pouvant plus d'inquiétude et de repentir, quand je l'entendis monter l'escalier à pas lents; je me précipitai sur ma porte pendant qu'il traversait le vestibule; il me sembla qu'il marchait un peu courbé, et qu'il évitait mon regard; je ne l'en tins pas quitte. « Eh bien! chevalier, lui dis-je, la signora? — Charmante, mon ami, charmante!... répondit-il en passant rapidement devant moi, charmante! » (Léonora rit.) Arrivé au bout du couloir, il se retourna et reprit : « A propos, André, es-tu bien sûr que ce soit le couvent de Santa-Eufrasia, cet édifice qui est rue Saint-Onufre? — Mais vous me l'avez dit, chevalier... Est-ce que vous n'avez pas trouvé?... — Si fait, mon ami, si fait, parbleu! charmante! charmante! » Et il s'enfonça dans sa chambre à la hâte. (Il rit.)

LEONORA, riant.

Oh! Seigneur! Mais est-ce possible? Carnioli! avec tout son esprit! Au reste, un homme d'es-

prit, quand il se fourvoie, s'en met jusque-là : c'est la règle... Et qu'est-ce qui lui était arrivé?

ROSWEIN.

Je ne l'ai jamais su exactement. C'était une corde que nous n'étions pressés d'attaquer ni l'un ni l'autre... Seulement quelques jours après, comme on discutait, dans un atelier, sur l'existence de cette chimère adorée du rapin, qu'on appelle la femme à la barbe, il prit un air sérieux, et nous affirma sur l'honneur qu'il l'avait connue, et que même il lui avait fait la cour...

LEONORA, riant.

C'est probable, myope comme il l'est... Mais enfin l'avait-on battu?

ROSWEIN.

Je le crains, car, à dater de cette soirée néfaste, il ne sortit plus qu'armé d'un poignard, prétendant qu'il avait à Rome des ennemis secrets, qu'il en était certain; et quand nous venions à rencontrer des moines sur notre route, il ne manquait jamais de murmurer entre ses dents : Vile engeance! Fourbes hypocrites! Farceurs de bas aloi! Brutes!... d'où je conclus... Voulez-vous une cigarette?

LEONORA.

Grande comme ça, invisible.

ROSWEIN, continuant.

Que les capucins n'avaient pas pris sa démarche en bonne part. (Ils rient tous deux.) Cher Carnioli!... j'en ris... mais c'est un de mes remords...

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrillé... (Elle allume sa cigarette.) Avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu?

ROSWEIN.

Je ne lui répondais pas; il ne m'écrit plus. Ah! je suis un fier ingrat! Il y a longtemps qu'on me l'a dit!... (Il s'assombrit.)

LEONORA.

Voilà les diables bleus qui arrivent; gare!

ROSWEIN.

Non. (Il fait quelques pas; puis, s'arrêtant devant elle:) Vous êtes belle ce soir, Leonora?

LEONORA, fumant.

Toujours.

ROSWEIN.

C'est vrai. Mais vous êtes en toilette de cérémonie, il me semble... Est-ce que vous allez sortir ?

LEONORA.

Non.

ROSWEIN.

Tant mieux. Je vous en remercie. Nos soirées en tête-à-tête sont si rares maintenant.

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien. Seulement nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous, de cette solitude à deux, où vous aviez résolu d'enfermer votre vie, ne concevant plus d'autre fête ni d'autre gloire sous le ciel que d'aimer votre amant, et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose?

LEONORA.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons, je les recueillerai; vous n'en faites pas!

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah! quelle idée! Pourquoi m'ennuieriez-vous? N'êtes-vous pas très-aimable?

ROSWEIN.

Non, je ne le suis pas, je le sais. Quand je vous vois, quand je respire près de vous, ma vie est suspendue, et mon esprit captif. Votre présence me plonge dans la douce langueur des enchantements et des rêves... Je suis heureux, mais je ne suis pas aimable... Ah! du moins je vous aime bien véritablement. Si j'ose encore quelquefois élever vers Dieu une pensée... une prière, c'est qu'au fond même de ma faute et dans l'abîme où je suis descendu... il peut voir un dévouement digne d'un martyr, une tendresse digne du ciel! Non, vous ne saurez jamais, Leonora, tout ce qu'il y a eu d'amour pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou si vous le savez un jour, car on dit qu'il se fait de soudaines lumières dans l'esprit sur les choses qui ne sont plus... il sera trop tard pour me serrer la main, et me dire : Merci!

LEONORA.

Allons, nous y voilà : Frère, il faut mourir.

ROSWEIN.

J'ai tort. Pardon. Je me sens mieux ce soir, je me sens très-bien... Je vais travailler. Laissez-moi baiser votre main, ô reine des Muses ! Mettez-vous là... que je vous voie bien... (Il dérange un peu le fauteuil de Leonora; la regardant :) Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment?

ROSWEIN.

Vous avez dormi longtemps, Leonora, n'est-il pas vrai, dans un des palais ensevelis de Pompéi, et vous vous êtes éveillée sur votre lit d'ivoire, toute pâle encore de l'orgie romaine interrompue par le volcan?

LEONORA.

Oui.

ROSWEIN, se mettant au piano.

Où en suis-je donc? A Sorrente... Le Tasse, seul... il rêve, en *si bémol* mineur... *Amor senza nome...* C'est fini, cela... Puis l'orage...

La princesse entre avec sa suite... *Ah! che vedo!*... Il lui offre une chaise... Queue d'orage dans l'orchestre... chœur en sourdine, et la voix du Tasse brochant sur le tout... Bon! Puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir. (Il frappe des accords.)

LEONORA.

Mais, mon ami, ne vous ai-je pas dit que j'allais sortir?

ROSWEIN, se retournant brusquement.

Comment? Vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

C'est donc par distraction, car j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un sérieux engagement auquel je ne puis manquer.

ROSWEIN, se levant.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Est-ce à moi que vous parlez? Qu'est-ce qui est odieux?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora;

mais vous me tuez aussi sûrement qui si vous me mettiez un couteau dans le cœur.

LEONORA, avec le même accent tranquille.

Mon ami, vous êtes insupportable. Je vous dis cela entre nous... Je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche... une mouche vous effleure la peau, et vous criez : Au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu loin la sensibilité poétique. Certes, je ne me pique point de ces dévouements de martyr que le ciel, à vous en croire, regarde d'un œil de complaisance; mais mon amitié, convenez-en, doit être faite, en sa petite manière, d'un métal assez solide, si deux années remplies de ces exigences et de ces irritations puériles n'ont pu en altérer la trempe.

ROSWEIN.

Puisque je souffre de ces misères, puisque vous le savez, et puisque vous m'aimez, pourquoi ne pas me les épargner? Voilà ce que je ne comprends pas. Vous avez de grandes qualités, Leonora, mais vous manquez de bonté... Au reste, je n'ai jamais prétendu gêner votre liberté... Où allez-vous donc ce soir?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Non, je n'aime pas le monde. D'ailleurs je ne le puis pas. Il faut que je travaille. Donati m'a payé d'avance ce malheureux *Torquato*, et il n'y a pas encore deux scènes de faites... C'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit... Ah! j'ai eu grand tort d'accepter ce marché... L'argent gâte tout... Les Muses sont fières, et ne veulent pas de chaînes, fussent-elles d'or... Mais où donc allez-vous?

LEONORA.

Je vais passer quelques instants d'abord au concert de Paolo Maria.

ROSWEIN.

Ah! Et ensuite?

LEONORA.

C'est tout; mais j'y tiens, parce que je lui ai promis, à ce garçon.

ROSWEIN.

Et voilà ce sérieux engagement que vous ne

pouviez me sacrifier?... C'est une dérision outrageante, Leonora!

LEONORA.

Ah! mon Dieu! que d'affaires! Eh bien, je n'irai pas; je n'irai pas, calmez-vous. (Elle prend un livre.) Je vais lire. Travaillez. (Roswein lui baise les cheveux.) Vous avez quinze ans, mon ami. Allez au piano, voyons!

ROSWEIN, au piano.

Le Tasse à la princesse... *Quando l' aurora nascente*... La situation est poétique, il me semble...

LEONORA.

Étonnamment.

ROSWEIN. (Il essaye plusieurs chants. — S'interrompant tout à coup, et portant la main à sa poitrine, à demi-voix.)

Aïe!... qu'est-ce que j'ai donc là? (Il reprend.— Après avoir arrêté une mélodie qu'il répète deux ou trois fois, il se retourne vers Leonora.) Vous avez entendu?... Est-ce bon, cela?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Leonora.

LEONORA.

Pas l'ombre. Vous me demandez mon avis, je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Si vous le trouvez joli et neuf, ce chant, gardez-le.

ROSWEIN.

Non. Il ne vaut rien, vous avez raison. (Il frappe violemment du poing sur le clavier et se lève.)

LEONORA.

Vous y renoncez? Vous faites bien; vous n'êtes pas en verve ce soir.

ROSWEIN, s'exaltant.

Ni ce soir ni jamais. Mon talent est mort; toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé. Vous ne me l'apprenez pas, mes nuits sans sommeil le savent assez!... Mais est-ce à vous de me le reprocher?... à vous qui avez usé

dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toute la force de mon esprit?... Oh! Dieu, en si peu de temps un tel changement! Hier encore les meilleurs dons du ciel, la riante poésie et la féconde jeunesse chantant tous leurs hymnes à l'espérance; aujourd'hui le vide, le silence et le froid de la tombe... voilà mon âme! Ah! s'il est, comme on le dit, des créatures de Dieu que leur faute ait déshéritées d'une splendeur et d'une puissance divines, je sais ce qu'elles souffrent dans leur dégradation! J'ai le secret des amertumes qui rongent éternellement leur pensée... Que ne pouvez-vous un seul instant, vous aussi, connaître ces angoisses!... du moins vous ne les insulteriez pas!... Mais vous les connaîtrez, Leonora; oui... le jour où le premier souffle de la vieillesse vous jettera bas de votre trône, désarmée à jamais de votre pouvoir, déchue pour toujours de votre beauté... ce jour-là, je serai vengé!

LEONORA.

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Laissez-moi. Allez à ce concert, et dites à ce

jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier plus longtemps à ma porte... que je n'ai rien à lui donner, que ma tête est désormais aussi pauvre... aussi nulle que la sienne! (Il se laisse tomber sur un divan.)

LEONORA.

Pensez-vous m'affliger beaucoup? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce garçon?

ROSWEIN.

On le dit à Naples.

LEONORA.

C'est parfaitement vrai. Je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Leonora, une minute de repos!... Je ne suis plus de force à supporter cela... Je ne vous demande qu'un peu de charité. Aimez qui vous voudrez. Dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte.

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci! Je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos des attitudes

d'agonisant et à faire étalage de votre suaire devant les dames, surtout quand vous n'avez d'autre maladie, à ma connaissance, qu'un rhume de cerveau.

ROSWEIN, jetant aux pieds de Leonora un mouchoir qu'il a porté à sa bouche et qui est teint de sang.

Tenez!

LEONORA.

Tous les artistes crachent le sang.

ROSWEIN.

Vous êtes une malheureuse! (Il éclate en sanglots et cache sa tête dans ses mains.)

LEONORA.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent. Bonsoir. (Elle se lève et sort.)

ROSWEIN, CARNIOLI se montrant hors du balcon dès que Leonora est sortie.

CARNIOLI.

André!

ROSWEIN, se levant.

Carnioli!

CARNIOLI, lui prenant le bras.

Viens-t'en.

ROSWEIN.

Comment? pourquoi?... Où voulez-vous que j'aille?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je! Je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cet enfer.

ROSWEIN.

Qui m'y a jeté, Carnioli?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables! Ne me le répète pas; je me le suis dit assez. (Il le regarde.) Tu es bien changé, mon pauvre enfant... (Il l'embrasse.) Allons, viens!

ROSWEIN.

Je ne puis. Ah! Carnioli, pourquoi m'avez-vous précipité dans ces abîmes!

CARNIOLI.

Encore! Je m'en repens, te dis-je! Que te faut-il de plus? Pourquoi m'as-tu envoyé recevoir une volée de coups de bâton chez les capucins, toi? Il me semble que chacun a ses torts

en ce monde... Moi, du moins, je croyais te rendre service ; oui, sur mon âme, je le croyais sincèrement !... En thèse générale, j'avais raison ; mais ton tempérament individuel a déjoué mes calculs... Pouvais-je prévoir, bon Dieu ! que tu prendrais avec un sérieux tragique la moindre aventure galante qui tenterait ta fantaisie? Avais-je l'idée d'un amoureux de ton espèce? Était-il vraisemblable qu'un homme de ton mérite fût d'humeur à jouer entre les mains de la première femelle venue le rôle d'un pantin au bout d'un fil? Non ; il m'a fallu, pour le croire, assister de ma personne à cette scène burlesque et lugubre où je t'ai vu exécuter docilement tous les exercices d'un jeune acrobate sous le fouet d'une coquette impitoyable. Sang de mes veines ! à quoi te sert donc cette cravache que voilà? (Il prend une cravache suspendue au mur, en cingle deux coups sur les meubles et la jette sur le parquet.) Viens-t'en !

ROSWEIN.

Non, Carnioli, je suis entré dans un chemin mauvais, mais j'y veux marcher droit. Ma vie est scellée pour jamais dans cet amour qui fut ma faute : mon propre mépris m'étoufferait, si

je n'avais pas le cœur de rester fidèle à ma trahison. Que m'importe la souffrance? Je ne souffre pas assez ; mon crime ne sera jamais aussi cruel pour moi qu'il le fut pour d'autres... (Vivement.) Ne me parlez pas d'eux... je ne sais ce qu'ils sont devenus... je ne veux pas le savoir... Mais ce ne sera pas du moins un entraînement passager, un futile caprice qui m'aura fait commettre cette lâche action que vous savez : ce sera une grande et irréparable passion dont j'épuiserai le calice jusqu'à la lie, jusqu'à la mort!... C'est le seul devoir qui me reste, je le garde : c'est la seule vertu qui me sauve de l'extrême désespoir... Laissez-la-moi!

CARNIOLI.

Penses-tu m'abuser avec ce jargon mystique? Espères-tu t'abuser toi-même? Qu'ont de commun le devoir et la vertu avec la vie abjecte que tu mènes ici? Ose dire la vérité! cette femme, qui te tient sous son talon, qui te roule et te déchire en riant dans la poussière et dans la fange de ses pas, tu l'aimes!

ROSWEIN.

Eh bien! oui, je l'aime! Je ne pourrais vivre

loin d'elle : il n'y a pas au monde un sentiment, un spectacle, un triomphe dont je puisse jouir, si elle ne le partage, si sa présence ne l'éclaire. Où elle n'est pas, il n'y a ni cieux, ni soleil... Le jour se lève dans ses yeux; mon cœur n'est plus que l'écho de son cœur; ma vie n'est plus que l'ombre de la sienne... Je l'aime ! vous l'avez dit.

CARNIOLI.

Misérable enfant! as-tu perdu l'honneur avec le reste? Attendras-tu qu'elle te jette hors de chez elle par les épaules? Ne comprends-tu pas que ta place n'est plus chez cette femme, dès que tu n'y es plus aimé?

ROSWEIN.

Vous la connaissez mal, Carnioli : c'est une âme orageuse et troublée, mais loyale. Quand elle ne m'aimera plus, elle me le dira. Ne lui ai-je pas offert cent fois de la quitter? Pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime pas?

CARNIOLI.

Pourquoi? Sur ma parole, c'est une naïveté qui ferait rire un mort!... Pourquoi le tigre a-t-il les mœurs du tigre? Pourquoi joue-t-il

avec sa victime avant de lui donner le coup de dent suprême? Dis-moi cela, mon garçon!... Et n'est-ce rien d'ailleurs que de s'entendre répéter tout le long des jours, en langage poétique, qu'on est belle et qu'on est adorée? Et n'est-ce rien encore pour ces palais blasés que la saveur raffinée d'un amour en partie double? N'est-ce rien pour ces consciences mortes que le plaisir de tromper? N'y a-t-il pas un égal divertissement pour l'esprit et pour le cœur dans les âcres émotions et dans la stratégie savante de la trahison? Je te dis qu'elle aime ce Paolo Maria, et je suis prêt à le jurer, si tu le veux.

ROSWEIN.

Encore une fois, Carnioli, vous la connaissez mal : elle serait capable d'un crime peut-être, mais non d'une basse infamie.

CARNIOLI.

Mon ami, elle est capable de tout, comme toute femme qui n'a d'autre principe de conduite que la passion. L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non. Eh bien! méfie-toi également des femmes qui ne sortent pas des églises et de celles qui n'y entrent jamais : ce

sont deux espèces venimeuses. Hors du cercle chrétien, André, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme. Outre que les passions d'un homme ne sont pas soumises à des règles aussi sévères, elles sont moins violentes, elles s'affaiblissent d'ailleurs en se dispersant : l'honneur humain peut suffire à les dompter. Mais les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le frein religieux. Il n'y a que Dieu contre ce torrent. Ta maîtresse est un esprit fort; il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire. Elle a eu des amants, elle en a, et elle en aura. C'est à quoi se réduit dans la pratique toute la philosophie du sexe : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

ROSWEIN.

Je ne m'en irai pas, Carnioli : ainsi vous perdez vos peines et vos calomnies.

CARNIOLI, s'accoudant sur le dossier d'un fauteuil, et parlant sur le ton d'une ironie amère, mais contenue.

Mes calomnies, jeune homme!... Ah! je vois ce que c'est... Après t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton

estime ébranlée... C'est la manie de ces femmes que de vouloir être estimées... Il fallait aussi bien t'édifier sur le passé pour mieux t'aveugler sur le présent et sur l'avenir... Alors on s'est drapé dans sa robe d'innocence... on a pris à tes pieds des poses virginales... l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe. La lionne a bêlé! et tandis que tu palpitais sous sa griffe, elle t'a persuadé que tu étais son vainqueur. Tu as demandé pardon au ciel d'avoir mis à mal une si pure victime, et tu as juré de consacrer ta vie à réparer cet énorme forfait!

ROSWEIN.

Assez!

CARNIOLI.

Tu vois que je la connais. Par un juste retour, après t'avoir apitoyé sur son sort, cette généreuse personne se sera, je n'en doute pas, attendrie sur le tien. « Enfant que vous êtes! t'aura-t-elle dit pendant que sa blanche main rivait ta chaîne, fuyez! Mon amour est fatal! J'ai fait vœu de ne jamais aimer! Tout ce que j'aime souffre et meurt. » Et alors elle t'a parlé de son mari, qu'elle aimait et qui est mort, de ses fleurs

préférées, qui sont mortes; que sais-je? de son épagneul favori qui est mort. Et après cette énumération funèbre, elle t'a engagé de plus belle, en t'enlaçant de ses bras magnifiques, à fuir la malédiction qui pesait sur ta tête... Ah! ce sont de douces heures dans la vie, je ne le nie pas!... Et lorsque enfin elle a eu bien solidement doublé et triplé sur tes yeux le bandeau classique, lorsqu'elle t'a vu convaincu bien à fond que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième!

ROSWEIN.

Vous mentez!

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième? eh! morbleu! tu croiras du moins au quatrième, car c'était moi!

ROSWEIN, violemment, lui saisissant le bras.

Tu mens! (Leonora se précipite dans la chambre.)

Les mêmes, LEONORA.

LEONORA, prenant les deux mains de Roswein.

Merci, André; merci, mon amour!... Mais il

ne fallait pas lui répondre ! Il n'y a pas de termes de mépris qui ne glissent sur son front. M. Carnioli, je n'ai rien à vous dire. Sortez de chez moi.

CARNIOLI, grave.

Madame, je suis très-fâché de vous voir. Je n'aime pas les scènes de ce genre-ci ; mais enfin vous voilà. Eh bien ! si jamais vous avez su ce qu'il en coûte de perdre ses plus chères illusions, ne prolongez pas l'agonie de ce jeune homme : puisque j'ai été forcé de lui briser le cœur pour vous en arracher, rendez-lui le service du coup de grâce ; attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez.

CARNIOLI.

Princesse, je ne sais véritablement pas où vous voulez en venir : vous avez la tête forte, j'en conviens ; mais vous n'ignorez pas que je vous tiens dans ma main, et que j'ai la main ferme. Je me demande par quelle issue vous espérez m'échapper ; cela me passe.

LEONORA.

Comment ! le misérable ne veut pas sortir !... André, il vous a reproché, je crois, de ne pas savoir manier cette cravache... donnez-la-moi donc !

CARNIOLI, hors de lui.

Ah ! mille serpents à sonnettes ! elle veut que nous nous coupions la gorge l'enfant et moi ! Voilà son plan ! j'aurais dû le deviner dès qu'elle est entrée... Pas un mot, pas un geste, André, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours !... J'ai chez moi un paquet de ses lettres ; dans vingt minutes, je te le rapporte !

ROSWEIN.

Leonora, que dit-il donc ?

LEONORA.

Il ment.

CARNIOLI.

Attends-moi vingt minutes, si tu es un homme.
(Il sort.)

ROSWEIN, LEONORA. (Dès que Carnioli est sorti, Leonora s'affaisse sur ses genoux, la tête dans ses mains, et éclate en sanglots.)

ROSWEIN.

Leonora!... pourquoi ces larmes?... Je ne le crois pas!

LÉONORA, d'une voix étouffée.

Tuez-moi! tuez-moi avant qu'il ne revienne!

ROSWEIN.

Ciel puissant! c'est donc vrai! (Leonora sanglote sans répondre; ses cheveux inondent ses épaules.) Oh! Dieu juste! (Il marche à travers la chambre. Moment de silence. Revenant près d'elle, il reprend d'une voix sourde.) Pourquoi m'avez-vous trompé? A quoi bon? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA, toujours prosternée sur le parquet et sanglotant.

Et m'auriez-vous aimée?... aimée de cette pure tendresse, de ce noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, André, mais par lequel j'étais si heureuse?... Hélas! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper malgré moi d'un cœur qui débordait!... car c'était un bonheur bien troublé que le mien, André... Je vous avais trompé!... L'amertume de cette pensée se mêlait

à toutes mes joies... elle empoisonnait ma vie... mes paroles... mon humeur... C'était la source unique de ces mauvais caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Que de fois j'ai fléchi sous le fardeau! que de fois j'ai été près de vous dire: «Ne touchez pas mon front... il souille vos lèvres!... » et puis le courage me manquait... je ne pouvais... je ne pouvais!... (Elle pleure.) Je vous aimais... Vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini, Roswein... je vous ai bien aimé!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas.

LEONORA.

Non... je ne puis m'en plaindre... j'ai tué la confiance... Tout est fini, je le sais bien... (Elle se lève et tombe épuisée sur le divan.) Je ne vous demande rien... rien... Ah! je serais la première à vous mépriser, si vous restiez; mais ne me jugez pas du moins plus sévèrement que je ne le mérite, je vous en supplie... Ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli, à tout ce qu'il vous dira... Je ne vaux rien, mais il vaut moins que moi... J'ai été sa maîtresse, voilà ce qu'il y a de

vrai... et c'est assez pour la honte de toute ma vie; mais tout le reste est faux, et il le sait bien : ces lettres même dont il se vante, ces lettres vous le prouveront!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas. Taisez-vous.

LEONORA, suppliante.

Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein?... Quand je serais, comme il vous l'a dit, une créature, une courtisane, tout ce qu'il y a de plus vil, ne vous ai-je pas aimé, et aimé fidèlement? Qu'aurait pu faire de plus pour vous le cœur le plus pur?... Je suis sous vos pieds... épargnez-moi... (Elle pleure.) Si vous aviez la patience de m'entendre, je vous dirais ma vie tout entière; mais vous ne me croiriez pas encore... et cependant la dernière des femmes a encore ses moments de sincérité et de vertu... et vous voyez bien du moins que je suis dans un de ces moments-là, André!... Oui... il n'y a qu'une faute dans ma vie... c'est Carnioli!... Jusque-là j'étais au niveau des plus irréprochables, sinon des meilleures... Ce monde au milieu duquel j'avais été abandonnée toute jeune...

presque enfant... ne m'avait même pas effleurée de sa corruption; j'en aimais avec ardeur le mouvement, les plaisirs, la vie factice et brillante; il me prodiguait aussi des adulations qui m'enivraient; ma pensée s'absorbait tout entière dans l'espoir, ou dans le souvenir de ses fêtes, et de mes frivoles triomphes. Ce fut toute la passion de ma jeunesse!... Vous pouvez me croire, André. Je n'attends, je ne veux plus rien de vous qu'un peu de justice et de pitié... Ah! si je vous avais rencontré alors... j'aurais pu vous aimer en repos, grand Dieu!... Enfin, les années étaient venues, mon esprit était las de tant de futilité, mon cœur s'agitait dans le vide; j'étais seule... malheureuse; j'aurais donné, pour m'appuyer sur une main amie, mon nom, ma richesse, mon sang!... Je fis plus... je me donnai!...

ROSWEIN.

A Carnioli! Tout autre... je l'aurais compris, peut-être... Mais Carnioli!... Étrange début pour une honnête femme!

LEONORA, amèrement.

Oui, n'est-ce pas?... Je le pensai comme

vous, quand je le pus connaître, quand, sous ces formes chevaleresques, sous ce langage enthousiaste, qui m'avaient séduite... je ne trouvai que l'égoïsme glacé d'un fat, la sécheresse et la décrépitude d'une âme de libertin vulgaire... Ah! c'est lui qui me reproche de vous avoir trompé... d'avoir surpris votre amour... de m'être faite meilleure que je n'étais... Lui! il est hardi!... Mais il avait de l'esprit du moins, et Dieu sait comme il en usa! Certes il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeignait à vos yeux tout à l'heure, telle qu'il me croit peut-être; car je n'épargnais aucun soin pour soustraire à son insolente ironie tous les songes de jeunesse et de vertu... que ses leçons, que son contact flétrissant avaient refoulés, mais non étouffés au fond de mon cœur!... Je vous gardais, André, quoi qu'il en puisse dire, cet humble, ce pur trésor de mon âme... Mon âme! comment l'aurait-il souillée? Il ne l'a pas connue. C'est vous qui me l'avez révélée, je ne la dois qu'à vous; elle s'est éveillée sous votre souffle... Allez, mon ami, elle vous survivra pour vous venger!... **(Elle cache sa tête dans les carreaux du divan; Roswein, debout, la re-**

garde en silence. Elle se lève tout à coup et va à lui.) Partez!... qu'il ne vous retrouve pas ici... que je n'aie pas à rougir devant lui... Encore cette grâce, partez! (Elle lui prend une main, qu'elle baise en s'inclinant, et poursuit d'une voix entrecoupée de larmes :) Je ne vous aimais pas, André, puisque vous ne voulez point me croire... je vous respectais... je vous adorais... Cela est bien vrai... vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé; vous étiez ma religion... ma prière... mon lien avec le ciel... Vous osiez me parler de Dieu... je n'osais vous répondre, mais je comprenais... Tout ce que j'avais de bon et d'honnête, tout ce qui me consolait de moi-même... vous emportez tout!... Tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux... André! mon André! adieu!... (Elle tombe à genoux, lui baisant les mains.) Merci de m'avoir aimée!...

ROSWEIN.

Leonora, vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire, si vous dépensez tant de larmes et de serments pour tromper un être aussi confiant que moi. Relevez-vous : je vous aime.

LEONORA, se relevant, et le regardant avec anxiété.

Non... André!... si c'est une raillerie... si cette joie entrée en mon cœur doit en sortir... je vous jure que le châtiment sera plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point. Je t'aime. (Il la serre dans ses bras et la porte défaillante sur le divan.)

LEONORA, ouvrant les yeux et le regardant.

Il y a des anges!... Mais que suis-je, moi? que suis-je?... mon Dieu! (Elle cache son visage.)

ROSWEIN.

N'y pensez plus. Oubliez comme j'oublie. La souffrance vous a rachetée. (Il se lève.) Mais je ne veux pas que cet homme rentre ici. Je vais le prévenir. Je vais à Naples. Vous êtes brisée. Allez prendre du repos. Dormez en paix. A demain.

LEONORA, se levant et l'interrogeant des yeux.

André... je ne vous reverrai plus?

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous n'êtes point trop lasse... nous irons, comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir sur les

rochers, fouiller les ruines et moissonner dans la rosée. Me croyez-vous?

LEONORA.

Je vous crois, je vous crois. (Elle lui baise les mains; André la conduit jusqu'à la porte de gauche.) A bientôt!... (Elle lui envoie un baiser de la main, et sort.)

ROSWEIN, seul.

Oui, ce sont des accents de vérité... ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres! Que va-t-il dire, lui? Il va encore charger ses accusations... Mais j'ai un mot à lui répondre : Celui qui a le cœur de pousser dans les bras d'un autre la femme qu'il a aimée, celui qui, pour servir ses desseins, fait de la beauté de sa maîtresse une enseigne et un piége, celui-là peut prétendre à tout dans le monde, hormis à la confiance d'un honnête homme. Il y a un quart d'heure à peine qu'il est parti; en me hâtant, je le trouverai encore à Naples, ou du moins je le rencontrerai sur le chemin... (Carnioli ouvre la porte du fond.) Lui!... Déjà!

CARNIOLI.

Déjà. Ah! tu es seul? tant mieux! Je ne suis pas allé à Naples, j'y ai envoyé Beppo, que j'avais laissé devant la grille avec mon cheval. Dans un instant il sera ici avec les lettres, et tu pourras te convaincre, mon ami...

ROSWEIN.

C'est inutile. Elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah!... Je m'en doutais. Or çà, fais ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non.

CARNIOLI, vivement, le regardant.

Non? Eh bien! je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es...

ROSWEIN.

Un lâche, c'est entendu. Écoutez, Carnioli : vous avez été, à votre façon, mon bienfaiteur. Je m'en suis souvenu jusqu'ici; mais en voilà assez, croyez-moi. Un mot de plus dépasserait tout ce que la reconnaissance humaine peut supporter.

CARNIOLI. (Il se promène un moment en silence, le front soucieux; puis il reprend d'une voix brève et agitée :)

Mon cher, tu seras cause que je terminerai mes jours dans un couvent, toi, vois-tu! J'ai trop aimé la musique, tu as trop aimé une femme... Nous expions tous deux. Chaque homme reçoit une certaine dose de sensibilité, une certaine faculté d'aimer et de se dévouer qu'une loi supérieure lui ordonne apparemment de répandre autour de lui dans des proportions réglées, en attribuant une part au donateur, une autre à la famille, une autre à la patrie, à ce qu'on nomme le devoir enfin, et réservant le surplus pour les distractions et pour les loisirs de la vie. Nous avons tous deux violé cette loi, nous avons concentré toute notre puissance d'affection sur un seul objet, et, ce qu'il y a de pis, sur un objet de luxe : moi sur la musique, toi sur une femme. Nous sommes maudits à cause de cela, mon garçon. Ma passion, à moi, est frappée au cœur par les ressorts mêmes qu'elle avait tendus. Je perds l'œuvre de ma vie par les combinaisons que j'avais méditées pour la sauvegarder — à la secrète rougeur de mon

front, et, pour tout achever, je vois une main que j'ai emplie de bienfaits prête à se lever contre mon visage. Cela est dur! Toi, tu assistes, comme un témoin désespéré, mais impuissant, à la ruine de ton corps, de ton âme et de ton génie! Cela n'est pas gai non plus. Il y a un Dieu, Roswein, positivement.

ROSWEIN.

Je le sais.

CARNIOLI, dont l'agitation augmente.

Ah! cette femme!... Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine? Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila! ces noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne m'ont-ils pas éclairé?... Mais ce qui peut être sauvé encore de ton naufrage, je le sauverai!... oui, à tout prix! S'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine, je te tirerai de ce harem, quand je devrais, comme Ulysse, te mettre devant les yeux un miroir d'acier, quand tu devrais en sentir le reflet jusque dans la moelle de tes os!... Aussi bien il le faut...

Seulement j'aurais voulu t'y préparer... Il n'est plus temps. Écoute.

ROSWEIN.

Non... Laissez-moi!

CARNIOLI.

Ah! pour une fois en ma vie que je parle sérieusement, tu daigneras m'écouter!... Je ne suis pas venu d'Espagne directement. Une affaire d'intérêt m'appelait en Sicile, et avant de toucher à Naples, je suis allé passer une semaine dans une villa que j'ai entre Palerme et Monreale. Je ne savais que faire de mes soirées, et je les employais à courir la campagne, qui est fort belle par là, un coin de l'Éden oublié par le déluge... Jamais personne, je m'en vante, ne fut moins que moi enclin à la mélancolie... Et cependant je ne saurais dire par quelle bizarrerie j'éprouvais, durant ces promenades solitaires, la pesanteur d'une âme repliée sur elle-même, et le vague abattement d'un esprit qui se nourrit, comme un fiévreux, de sa propre substance... Était-ce fatigue du voyage? était-ce pressentiment?... Quoi qu'il en soit, un soir, c'était jeudi dernier... (Il hésite.) Donne-moi un

verre d'eau. (Roswein lui verse de l'eau, Carnioli boit une gorgée, pose le verre près de lui, s'assoit et poursuit.) Au déclin du jour, je traversais un étroit vallon que de hautes collines préservent des vents de la mer, et qui est renommé dans le pays pour la salubrité de l'air qu'on y respire. Parmi les ignobles masures éparses dans ce vallon, je remarquai une petite habitation d'une propreté britannique, une espèce de cottage; ces Anglais se fourrent partout! Comme je m'en approchais, poussé par une curiosité banale, j'entendis tout à coup s'élever du fond d'un verger attenant à la maisonnette les sons graves et veloutés d'un violoncelle.

ROSWEIN.

Carnioli!

CARNIOLI.

Je reconnus l'archet... je reconnus la main!

ROSWEIN.

De grâce, Carnioli!

CARNIOLI.

Crois-tu que ce récit m'amuse? Un homme de moyen âge, à face carrée et à favoris roux, se tenait sur le seuil du logis. Il vint à moi,

croyant lire sur mes traits l'expression d'une souffrance subite... Je l'interrogeai... Il avait dans sa ferme depuis un an deux hôtes qu'il me nomma... Ma raison me disait de fuir ce lieu... Mais le violoncelle chantait toujours, et ma passion musicale, se joignant à un sentiment que je ne pourrais définir, m'attirait jusqu'au fond de cet abîme d'amertume, sur le bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI. (Sa voix devient plus brève.)

Comme tu voudras... J'entrai dans le verger... Je me glissai sans bruit derrière les arbres, et je pus voir un groupe de trois personnes que le feuillage d'un figuier protégeait contre les rayons du soleil couchant... Une d'elles m'était inconnue... mais je compris que c'était un médecin...

ROSWEIN.

Oh! Dieu!

CARNIOLI.

Quant aux deux autres, je les connaissais, et tu les connais. Le vieillard seul me parut

changé... Les traits de la jeune fille me semblèrent à peine altérés, et cependant son attitude, le fauteuil garni d'oreillers où elle était à demi couchée, l'éclat singulier de son regard, tout m'annonçait que le médecin venait pour elle... Comme j'arrivais...— il n'y a pas un détail de cette scène qui ne me restât présent, quand je vivrais dix mille ans !... (Il frappe le parquet du pied), — son père déposa son archet, et lui demanda comment elle se trouvait... « Mieux, dit-elle en souriant, de mieux en mieux ; mais l'Allemagne seule me guérira tout à fait... » Puis elle ferma les yeux, et murmura quelques mots indistincts... Je ne pus entendre que ton nom...

ROSWEIN.

Par pitié, Carnioli!

CARNIOLI.

« Mon enfant, dit alors le vieillard, confie-moi tout... Ce secret que tu t'obstines à garder, il double ton mal... Confie-moi tout, je t'en prie ; je te promets de ne pas le maudire... Il t'a trompée, n'est-ce pas? » Elle rouvrit les yeux : « Non, non, reprit-elle... je me suis trompée moi-même, moi seule... Il n'y a d'autre cou-

pable que moi ; aimez-le toujours. » Puis, dès que sa paupière se refermait, comme si le délire la reprenait subitement, elle changeait de langage... elle t'accusait... elle répétait tes paroles d'amour... elle priait son père... elle priait Dieu de te pardonner.

ROSWEIN.

Oh ! malheur ! Carnioli, si vous m'avez aimé jamais !...

CARNIOLI. (Sa voix s'altère.)

Pendant ce temps-là, les doigts du vieillard posés sur les cordes du violoncelle en tiraient par saccade des sons... des plaintes, qui m'entraient dans l'âme... La jeune fille se réveilla et dit : « Mon père, j'ai deux grâces à vous demander... Souriez-moi d'abord. » Il essaya de sourire ! « Merci, reprit-elle, et maintenant jouez-moi le *Chant du Calvaire*... Non, non, dit le bonhomme avec l'accent d'une gaieté poignante, le jour de ton mariage, fillette... » L'enfant sourit en le regardant fixement : il baissa les yeux sans répliquer. D'un geste plein de douleur, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet... J'entendis alors le

Chant du Calvaire... le *Chant du Calvaire*, oui! (Sa voix s'étrangle.) Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait! Le bois et le cuivre pleuraient!... Le médecin détournait les yeux, et moi!... L'enfant seule ne pleurait pas... Elle n'avait plus de larmes!... (Il se lève vivement ému et fait quelques pas.)

ROSWEIN.

Assez! assez! O Dieu miséricordieux! Dieu! (Il tombe sur un siége.)

CARNIOLI, brusque.

C'est fini. Calme-toi. Je sortis. J'attendis le médecin à la porte. Je lui demandai s'il restait quelque espérance. Il me montra le ciel. « Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime lui était rendu?... —Alors, répondit-il, quoiqu'il soit bien tard... peut-être! »

ROSWEIN, se levant.

Partons. Partons vite!

CARNIOLI.

Partons.

ROSWEIN.

Carnioli, je vous jure que je vais vous suivre ; mais il faut que je revoie une fois encore celle que je quitte à jamais. Il le faut. Je ne lui parlerai pas. Elle ne me verra pas. Je jetterai un dernier regard sur son visage et je vous suivrai.

CARNIOLI.

Tu faiblis déjà ?

ROSWEIN.

Non. Accompagnez-moi, venez. Je ne l'éveillerai pas.

CARNIOLI.

Viens donc, et finissons.

Ils sortent par la porte de gauche, traversent une galerie, et arrivent dans la pièce qui précède la chambre à coucher de la princesse ; une lampe d'albâtre éclaire à demi cette antichambre. Marietta sommeille dans un fauteuil. A l'entrée des deux hommes, elle se lève effrayée.

ROSWEIN, à demi-voix, à Mariette.

Elle dort ?

MARIETTA.

Oui. Parlez bas.

ROSWEIN.

Je reviens. Attendez-moi là. (Il se dirige vers la chambre).

MARIETTA, l'arrêtant.

Madame la princesse a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte. Elle était souffrante.

ROSWEIN.

Laisse. Je ne l'éveillerai pas. Je veux la voir seulement.

MARIETTA.

Monsieur, pardon ; mais je serais chassée.

ROSWEIN.

Elle ne me verra pas. Retire-toi. Pourquoi trembles-tu, sotte?

MARIETTA.

Monsieur, n'entrez pas, je vous en supplie.

CARNIOLI, d'une voix éclatante.

Elle n'y est pas! Je parie ma tête qu'elle n'y est pas! Ah! voilà pour couronner l'œuvre! (Il rit.) Tu peux entrer, va : tu ne réveilleras personne.

ROSWEIN, repoussant Mariette éperdue.

Ote-toi ! (Il ouvre violemment la porte : la chambre est vide. Se frappant le front :) Elle me trompait donc! Elle mentait encore! Non! quand un ange de

Dieu me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru! (Apercevant une lettre sur la table.) Ah! une lettre d'elle! (Il l'ouvre et lit.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît; mais on ne me quitte pas. Adieu. Leonora. » (Il reste un instant immobile, appuyant fortement une main sur sa poitrine.)

CARNIOLI.

Eh bien! il faut la remercier. Tu en auras l'esprit plus libre. Viens-t'en.

ROSWEIN, saisissant le bras de Mariette.

Écoute, toi, et réponds-moi avec vérité, ou ne te tiens pas une heure de plus à portée de ma main; car, sur ma vie, tu payerais pour tous: elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas?

MARIETTA, à Carnioli.

Au secours, monseigneur!

CARNIOLI.

Réponds-lui.

MARIETTA.

Avec le chanteur... oui.

ROSWEIN.

Où sont-ils?

MARIETTA.

A Gaëte.

ROSWEIN.

A Gaëte! Suivez-moi, chevalier. Beppo doit être revenu. Nous trouverons vos chevaux à la grille.

CARNIOLI.

Mais que vas-tu faire?

ROSWEIN.

Vous verrez bien. Venez.

CARNIOLI.

Est-ce que je veux m'embarquer dans ton algarade? Tu es fou!

ROSWEIN.

Ne venez donc pas. Bonsoir. (Il s'en va.)

CARNIOLI.

Arrête, mort-Dieu! je te suis... Je serai destitué... mais cela m'est égal!

ROSWEIN.

Passons chez moi. Il nous faut des armes. (Ils sortent.)

Minuit. — Une rampe escarpée sur le chemin de Gaëte. — A droite, des collines chargées de bois et plongées dans l'ombre. A gauche, la mer, plus lumineuse, battant le pied d'une falaise que la route gravit en tournant.

ROSWEIN, CARNIOLI, tous deux à cheval, montant la rampe au galop.

CARNIOLI.

Cette route est déserte comme le Sahara. La Marietta nous a trompés. Du train que nous marchons, nous les aurions rejoints nécessairement, s'ils suivaient cette direction... Peut-être aussi vont-ils par mer... Retournons, crois-moi.

ROSWEIN.

Retourne si tu veux. Hop! hop là!

CARNIOLI.

Pense à la Sicile, André... pense au *Chant du Calvaire.*

ROSWEIN.

Je le chante, le *Chant du Calvaire!*

CARNIOLI.

Pas si vite, que diantre! Voilà une horrible nuit... Il y a des moments où ma raison me

quitte... Si je croyais à l'enfer, je croirais y être!... Nous perdons notre temps, te dis-je.

ROSWEIN.

Avançons! Je vois un point sombre là-haut... n'est-ce pas une voiture?

CARNIOLI.

Le ciel nous en préserve! Moi, je ne vois rien... La nuit est noire comme la face du diable... Je vais, d'une minute à l'autre, tomber à la mer avec mon cheval, et j'en rirai, tant je suis gai!

ROSWEIN.

J'ai entendu le bruit d'un fouet, j'en suis certain. Hop là! (Il presse son cheval écumant.) Ah! saints du ciel! que va-t-il se passer?

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, André! tu n'es pas maître de toi!... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme... mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme... corps du Sauveur! je n'en suis plus!

ROSWEIN.

Une femme! est-ce que c'est une femme?... Et puis que m'importe?... Comment! on fera ce

qu'elle a fait... on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable, on fera vingt fois le jour de la parole un mensonge, du sourire et des larmes une comédie, de l'âme d'un homme un hochet, du nom même du ciel une lâche trahison... et on en sera quitte pour dire : « Je suis une femme!... » Non, de par Dieu! Ah! les vois-tu, maintenant?... Arrête là-bas! (On aperçoit une voiture qui gravit la côte.)

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, malheureux enfant!... Je te jure que je te les rendrai pour tout combat digne de toi.

ROSWEIN.

Halte-là, postillon!... Arrête ou je te brûle!

Il saute à bas de cheval. Carnioli l'imite aussitôt. Tous deux s'approchent en courant de la voiture, qui est arrêtée.

CARNIOLI.

C'est une méprise!... André, prends garde!... Cette voiture n'est pas la sienne!

ROSWEIN.

Nous allons voir.

Ils arrivent près de la voiture. Roswein ouvre violemment la portière; il aperçoit le vieux Sertorius assis près d'une

bière couverte d'un drap blanc et semée de fleurs. — Il recule en poussant un cri terrible. — Carnioli l'éloigne de la main et se place devant lui comme pour lui cacher ce spectacle.

SERTORIUS, d'une voix sourde et tremblante.

Qu'y a-t-il?... Que voulez-vous, messieurs? Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré. C'est ma fille, messieurs... (Sa voix se brise.) ma fille unique... mon unique enfant! Que voulez-vous de moi?

CARNIOLI.

Monsieur, n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Je ne crains rien... Vous êtes des voleurs... des bandits... vous n'êtes pas des artistes. Je ne crains que les artistes, messieurs. C'est un artiste qui a tué ma fille. Un de vous en aurait eu pitié... un tigre l'eût épargnée!...

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur! passez en paix.

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci. Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur, allez en paix. Que Dieu vous

soit en aide ! (Il ferme la portière. La voiture se remet en marche et disparait peu à peu dans l'obscurité. Carnioli se retourne.) André... où es-tu, mon André? (Il aperçoit le jeune homme assis sur le bord de la falaise; il court à lui.) Souffres-tu, mon enfant?... Comme tu es pâle!... Donne-moi ton pouls... Ah! miséricorde!...

ROSWEIN.

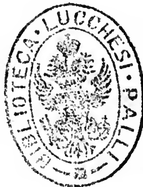
Écoutez!

On entend un bruit de chants et de musique sur la mer : une barque pavoisée de feux apparait, doublant la pointe de la falaise. Les sons deviennent plus distincts ; la voix de Leonora s'élève, chantant les adieux à Grenade. Roswein pousse un gémissement étouffé et s'affaisse sur le rocher.

CARNIOLI, se dressant sur le bord de la falaise, sans quitter la main de Roswein, et criant d'une voix tonnante :

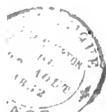
Le cygne dalmate expire, et tu chantes, canaglia ! (La barque s'éloigne. Carnioli tombe sur ses genoux et pose sa main sur le cœur du jeune homme.) Plus rien!... Pauvre enfant!... pauvre enfant!... (Il l'embrasse et sanglote.) Ah! prie pour moi! (Les chants s'éteignent dans le lointain.)

FIN.



LES RESSOURCES DE QUINOLA,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE.



IMP. DE HAUMAN ET Cᴱ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.